

LES

ÉTAPES D'UN VOLONTAIRE.

Ouvrages de Xavier de Montépin.

—

Les Valets de Cœur	3 vol.
Un Gentilhomme de grand chemin . . .	5 vol.
Les Oiseaux de Nuit	5 vol.
Le Vicomte Raphaël	5 vol.
Mignonne	3 vol.
Brelan de Dames	4 vol.
Le Loup noir	2 vol
Confessions d'un Bohême	5 vol.
Les Amours d'un Fou	4 vol
Pivoine	2 vol
Les Viveurs d'autrefois	4 vol
Les Chevaliers du Lansquenet	10 vol

Sous presse.

Mademoiselle Kérovan.

Ouvrages de G. de La Landelle.

—

Les Iles de Glace	4 vol
Une Haine à Bord	2 vol
Le Morne aux Serpents	2 vol
Les Princes d'Ébène	5 vol
Falkar le Rouge	5 vol

Ouvrages d'Alexandre Dumas fils.

—

La Dame aux camélias	1 vol
Tristan le Roux	3 vol
Aventures de quatre femmes	6 vol
Le docteur Servans	3 vol
Le Roman d'une femme	4 vol
Cesarine	1 vol

Sous presse.

Les Amours véritables.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine

LES ÉTAPES

D'UN

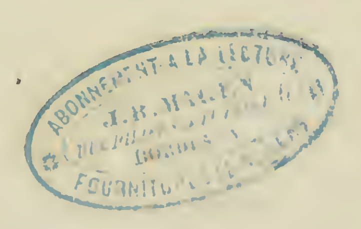
VOLONTAIRE

LE ROI DE CHEVRIÈRES.

PAR

PAUL DUPLESSIS.

3



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE.

1854

CHAPITRE XXVII.

Anselme achevait de me faire cette réponse quand un sans-culotte, appartenant à l'espèce pure de la race, c'est-à-dire débraillé, déguenillé, d'une malpropreté hideuse et d'un aspect repoussant, lui

frappa rudement sur l'épaule en lui disant :

— Eh bien! tu ne cries pas, là, caporal! Serais-tu du parti des Anglais?...

— Que t'importe? lui répondit Anselme avec sa douceur habituelle; tant que je ne conspire pas, que je ne trouble pas la paix publique et que je me contente de passer tranquillement mon chemin, tu n'as rien à demander.

— Ah! tu crois cela, toi? s'écria le sans-culotte d'un ton menaçant, tu es dans l'erreur. J'ai le droit de t'interroger...

— Ah bah! Et qui t'a donné ce droit?

— Le comité révolutionnaire!... Tu as beau ouvrir tes grands yeux hébétés, c'est comme je te le dis!... Je suis chargé par le comité révolutionnaire de stimuler les apathiques dont l'allégresse laisserait à désirer, de menacer les tièdes et d'empoigner les indifférents... Or, comme tu me sembles faire partie de ces derniers, je t'avertis que si tu ne cries pas de suite : vive la Montagne et à bas les Anglais! je te saute au collet...

— Mais, citoyen, l'allégresse ne se commande pas! La liberté...

— Assez parlé. Veux-tu crier, oui ou non, vive la Montagne et à bas les Anglais?

Anselme réfléchit un moment, et s'adressant, toujours avec cette même douceur qui ne l'abandonnait que rarement, au brutal sans-culotte :

— Mon cher ami, lui dit-il en adoucissant sa voix, si tu veux consentir à me laisser tranquille et à ne pas exiger que je crie, je te donnerai vingt sous... Tiens, les voici.

Mon compagnon retira alors la pièce d'argent annoncée de sa poche, et la présenta au sans-culotte, qui, après une seconde d'hésitation, tendit la main pour la prendre.

— Puisque tu acceptes cet argent, c'est qu'alors tu n'as pas la conviction de remplir un devoir, lui dit Anselme. Or, si tu

ne remplis pas un devoir, tu es alors un grossier et insolent personnage, dont la conduite impertinente mérite au moins une légère correction ! Voici les vingt sous promis... voici la correction.

Anselme, en parlant ainsi, jeta de sa main gauche la pièce d'argent aux pieds du sans-culotte, et de la droite lui appliquant un violent coup de poing sur la tête, le jeta évanoui par terre.

Fort heureusement pour Anselme que personne n'avait entendu la discussion avec le sans-culotte, et que l'on ne fit guère attention, au milieu du bruit et des cris, à la chute de ce dernier. Toutefois, je jugeai prudent d'entraîner au plus vite mon camarade loin du théâtre de son exploit.

En arrivant sur la place publique, nous trouvâmes la municipalité entourée par une multitude immense : chacun tenait à faire remarquer sa joie ; on eût dit un peuple de fous.

Parmi les citoyens dont l'enthousiasme s'élevait jusqu'à l'exagération la plus outrée, je remarquai mon hôte, M. Marcotte.

— Eh bien, cher citoyen, lui dis-je en lui frappant doucement sur l'épaule, voilà donc le plus ardent de vos vœux accompli. Toulon est à nous.

— M. Marcotte, en m'apercevant, rougit d'abord jusqu'au blanc des yeux, mais prenant bientôt bravement son parti, il se jeta dans mes bras avec toute l'apparence

d'une folle ivresse, et me serrant sur son cœur :

— Ah! cher citoyen, me dit-il d'une voix de stentor et de façon à se faire entendre à cinquante pas de distance, je succombe sous le poids de ma joie! je crains de mourir de bonheur! Vive la Montagne! à bas les Anglais!

— Alors, vous renoncez à vous raser la tête et à vous couvrir de cendres en signe de deuil? murmurai-je bien bas à son oreille.

— Silence! au nom du ciel! me répondit-il vivement et sur le même ton. Vous allez me faire égorger si vous parlez ainsi.

Pour ne pas humilier davantage par ma présence, notre excellent et craintif hôte, je le quittai presque aussitôt; pendant longtemps encore j'entendis sa voix dominer les clameurs de la foule : évidemment il tenait à être bien noté.

Le soir, au souper, lorsque nous nous retrouvâmes, il aborda franchement la question :

— Mon ami, me dit-il, ma conduite de tantôt ne prouve rien contre moi, ce qu'elle présente de honteux retombe sur la République. Vous comprenez qu'un père de famille préfère, lorsqu'il y est forcé, crier à tue-tête, que de monter sur l'échafaud. Tous les jours j'entends qualifier de traîtres et d'infâmes des gens qui, après

s'être donnés comme tricolores, agissent plus tard comme des blancs, eh bien, je vous avouerai que cela me semble souverainement injuste! Ah! si la République laissait exprimer librement à chacun son opinion, ce serait tout différent; mais vous savez qu'il n'en est pas certes ainsi, tout au contraire! On vous dit crie : vive la Liberté et la Fraternité! ou je te coupe le col; comment se refuser à une pareille demande? ce serait se suicider.

Le fait est que la réponse de notre hôte me parût sans réplique, et que je cessai mes plaisanteries sur l'accès de patriotisme forcé dont il avait été atteint à la nouvelle de la prise de Toulon.

Au reste, je dois avouer que le triomphe

de nos armes me causait un certain dépit, lorsque je songeais qu'il m'empêchait de subir le baptême du feu, car depuis que je portais l'épaulette je me sentais une ardeur belliqueuse et j'éprouvais un désir de me signaler dont je ne me serais certes pas cru capable auparavant.

La perspective de traîner tristement de garnison en garnison à travers la France, en assistant à chaque pas aux désastres de ma patrie, ne me souriait que fort médiocrement : j'eusse de beaucoup préféré me trouver un fusil à la main, face à face avec l'étranger sur la frontière.

Je crois que cette envie éprouvée par la plupart des honnêtes gens, n'a pas peu contribué jusqu'à présent à fournir nos

armées d'hommes, et que beaucoup de Français ne se battent en ce moment contre les Prussiens que pour éviter d'être les témoins impuissants de la fureur et des crimes de la Montagne.

— Ma foi, mon cher monsieur, dit le jeune commissaire des guerres arrivé le matin même, et dont j'ai déjà parlé, je crois pouvoir vous assurer que la prise de Toulon vous rend, à votre insu, un grand service! Après tout, peut-être bien les ordres donnés ne seront-ils pas révoqués... Croyez-moi, à partir de ce soir, cachez vos souliers, vos couvertures, vos marmites et vos bottes!... On ne sait pas ce qui peut arriver!

— Que diable nous chantez-vous là?

s'écria Anselme, avec vos bottes, vos marmites et vos couvertures? C'est là de l'hébreu pour moi!

— Je n'ai déjà que trop parlé, répondit le commissaire des guerres; j'ai presque trahi mon devoir.

Quatre jours plus tard, l'événement nous expliqua les paroles du jeune administrateur.

Les commissaires de la société du district se présentant inopinément dans toutes les maisons de la ville, apprirent aux malheureux habitants d'Avignon qu'ils étaient frappés d'une réquisition de dix mille paires de souliers, trois mille couvertures, deux mille marmites, six cents

sabres de longueur et douze cents pistolets d'arçon.

Cette nouvelle, par la misère qui régnait, causa une stupéfaction profonde; mais personne ne songea à murmurer, car les commissaires de la société du district avaient soin de dire que ces divers objets étaient destinés aux braves patriotes qui « combattaient les satellites des tyrans; » et se récrier contre la réquisition eût été alors considéré comme un crime capital.

Cet acte arbitraire qui s'exécuta devant moi, me fit faire une triste réflexion, c'est-à-dire que l'on obtient plus facilement des sacrifices d'un peuple au moyen de la terreur, que par l'enthousiasme.

Les historiens qui plus tard écriront l'histoire de notre époque, s'ils n'ont pas cette pensée devant les yeux, attribueront sans doute à l'amour de la liberté ces quatorze armées que nous avons sur pied aujourd'hui : leur erreur sera grande.

CHAPITRE XXVIII

—

A partir de la réquisition dont je viens de parler, l'aspect de la ville d'Avignon, déjà fort peu gai, devint lugubre : j'aspirais après le moment où les

recrues qui devaient nous remplacer arriveraient.

Bientôt nos souhaits furent exaucés ; nous apprîmes que les représentants dirigeaient notre bataillon sur Fréjus !

Ce ne fut pas sans regret que le jour du départ arrivé, je quittai Avignon, non pas que le séjour de cette ville présentât rien de bien agréable, loin de là ; mais l'hospitalité du brave M. Marcotte était si douce, sa maison si bien tenue, sa fille Clotilde si charmante, qu'en présence de l'inconnu qui m'attendait, je ne pus m'empêcher de ressentir un assez vif sentiment de tristesse.

Le jour où nous quittâmes Avignon, il était question d'une nouvelle réquisition de manteaux pour les troupes ; aussi laissâmes-nous, quoiqu'il fit un froid violent, les habitants vêtus en été : tous avaient caché leurs habits d'hiver.

Je ne mentionnerai que pour souvenir nos premières étapes, car je ne trouve, en dépouillant les notes de mon carnet, que la répétition fastidieuse des mêmes ennuis et des mêmes banalités : de la boue, de la neige, de mauvais lits, et des repas problématiques. Anselme tournait à la mélancolie.

Partis d'Avignon le 16 nivôse, nous nous arrêtâmes le 17 à Cavaillon, le 18 à Orgon, le 19 à Lambesc, le 20 à Aix,

le 21 à Marathon, (jadis Saint-Maximin); le 22 à Brignolles et le 24 à Draguignan.

Dans cette dernière ville, la municipalité nous logea, Anselme et moi, chez un pauvre vieux chanoine infirme et qui se mourait.

Ne voulant pas troubler ses derniers moments, nous nous rendîmes à l'hôtel, où, grâce au détestable souper que l'on nous servit, je fus assez gravement indisposé pendant la nuit pour ne pouvoir, le lendemain matin, me remettre en route avec le bataillon.

Anselme, en me quittant, me promit de s'occuper de mon logement, et je restai au lit jusque vers midi

Grâce à quelques heures de repos qui me rétablirent tout à fait, je montai à cheval vers les deux heures : en hâtant un peu le pas de ma monture, je devais rejoindre le bataillon avant la fin du jour.

Le froid était très vif; j'entrai après avoir fait environ quatre lieues, dans une petite auberge située à moitié chemin, pour me réchauffer un peu et prendre un verre de vin chaud.

— Ah! mon officier, s'écria l'aubergiste en me voyant apparaître, que n'étiez-vous ici il y a une demi-heure!... J'aurais volontiers donné alors un assignat de cent livres pour vous avoir à mes côtés...

Regardez dans quel triste état on m'a mis.....

En effet, je remarquai que la carmagnole de mon interlocuteur était toute tachée de sang; un bandeau recouvrait sa tête, et ses lèvres violemment déchirées laissaient apercevoir un vide formé par deux dents déracinées.

— Que s'est-il donc passé? lui demandai-je; vous vous êtes sans doute battu avec quelque ivrogne.

— Oh! non citoyen! Le misérable avait au contraire tout son sang froid.

— C'était donc un consommateur qui se refusait à payer sa dépense.

— Au contraire ! il voulait me payer en or !

— Alors, si cet individu n'était ni un ivrogne ni un voleur, pourquoi en êtes-vous venu aux mains avec lui ? Peut-être vous avait-il insulté ?

— Quant à cela, je dois rendre à cet assassin la justice d'avouer qu'il a été avec moi d'une politesse parfaite...

— Que le diable vous confonde avec vos énigmes ! Je n'ai pas de temps à perdre, servez-moi au plus vite un verre de vin chaud...

—A l'instant, citoyen, me répondit l'hôtelier sans bouger de place. L'individu qui m'a massacré ainsi était un conspirateur

— Un conspirateur ! Comment le savez-vous ?

— Pardieu, c'était pas bien difficile à voir. Figurez-vous un jeune homme de vingt-trois à vingt-cinq ans, aux yeux noirs et hardis, à l'air fier, aux mains blanches et effilées comme celles d'une femme, ayant des vêtements usés, mais propres comme s'ils eussent été neufs, et qui me parle avec tant de politesse qu'il ne songe pas une seule fois à m'appeler citoyen ! Moi, ça me donne de suite des doutes ; mais enfin n'ayant pas de preuves, je me taisais encore, lorsqu'après avoir avalé en cinq minutes le déjeûner que je venais de lui servir, je le vois qui retire plusieurs louis d'or de sa poche et m'en donne un pour me payer. Ah ! cette fois, que je me dis,

voilà un ci-devant qui veut faire faux-bond à la guillotine et qui cherche à émigrer ! ça ne se passera pas comme ça ! Je prends donc la pièce d'or, et, sous le prétexte d'aller chercher de la monnaie, je cours de suite avertir le comité de surveillance de la présence de ce suspect dans mon auberge. « Bien, me dit le président, je vais réunir mes hommes ! En attendant, retourne au plus vite auprès du ci-devant, afin de le retenir s'il voulait s'en aller. » Je prends donc mes jambes à mon cou, et en cinq minutes je suis de retour ici.

— Eh bien ! avez-vous ma monnaie ? me dit alors le ci-devant et en me fixant dans le blanc des yeux.

A cette demande, je me sens rougir et

pâlir ; car dans ma hâte j'avais justement oublié de changer le louis.

Le misérable me regarda d'une singulière façon, puis s'avançant tout à coup sur moi :

— Mon ami, reprit-il, j'estime le gendarme qui remplit son devoir, et je n'éprouve aucune haine contre le bourreau ; mais il est un être que je méprise et déteste de toutes les forces de mon âme, c'est le traître et l'espion ! Pourquoi m'avez-vous vendu? Quand doit-on venir m'arrêter ? Voyons, n'essaie pas de me cacher la vérité, ou sans cela tu es un homme mort !

L'assassin, parlant ainsi, sortit un pisto-

let de sa poche et en dirigea le canon sur ma poitrine.

Citoyen, m'écriai-je, je te jure que je ne t'ai pas dénoncé !

Le ci-devant, à cette réponse, haussa les épaules et, saisissant par le canon son pistolet, il m'en frappa avec la crosse violemment le visage. Son action fut si rapide que je n'eus pas même le temps de la soupçonner ! Que vous dirai-je de plus, citoyen, aveuglé par le sang qui sortait en abondance de mes blessures, et étourdi par la violence du choc, je perdis connaissance, et le misérable profita de mon évanouissement pour prendre la fuite...

— Et le comité de surveillance ? demandai-je à l'aubergiste.

— J'attends encore son arrivée... Ah! ces nobles, ces nobles! ils sont tous les mêmes! ils aiment à voir couler le sang du peuple...

— Dame! citoyen, je trouve qu'en cette circonstance tu n'as eu que ce que tu méritais. Que t'avait fait ce malheureux proscrit? Quel motif de vengeance avais-tu contre lui, pour vouloir le perdre?

— Mais, mon officier, me répondit l'aubergiste fort étonné de m'entendre parler ainsi, n'est-ce donc pas un devoir pour tout citoyen de dénoncer les ci-devant?... Le salut de la République...

— N'accorde-t-on pas une prime à toute personne qui livre ou fait arrêter un émi-

grant? demandai-je à l'aubergiste en l'interrompant.

— Je crois que oui, mon officier, me répondit-il d'un air confus. Hélas! j'ai manqué là une belle affaire.

Je m'empressai alors de payer ma dépense, et, remontant à cheval, je me remis en route. J'avais l'intention de chercher le proscrit et, si cela était en mon pouvoir, de lui venir en aide. Ce souhait ne devait être accompli, comme on le verra bientôt, que quelques jours plus tard.

Le reste du chemin, c'est-à-dire jusqu'à mon arrivée à Fayence où se trouvait le bataillon, je restai plongé dans de tristes réflexions! Je songeais avec douleur aux mœurs honteuses par lesquelles le gouver-

nement républicain remplaçait — hélas! c'était là une vérité que j'étais forcé de re- reconnaître — l'ancien esprit chevaleresque de la France! La trahison n'était-elle pas à l'ordre du jour, et la délation considérée comme une vertu patriotique?...

Un peu avant d'atteindre Fayence, j'aperçus Anselme qui m'attendait tranquillement campé, dans la neige, au milieu de la route.

— Vraiment, cher ami, me dit-il, nous n'avons pas de chance! Hier la municipalité nous logeait chez un mourant, aujourd'hui elle nous envoie chez un mort!

— Comment cela, Anselme?

— Mais cela est comme je te dis! Notre

billet de logement nous désigne une maison où un vieil homme vient de mourir... Toute la famille est dans les larmes! Je pense qu'on ne soupera pas. Si tu veux m'en croire nous irons à l'hôtel.

— Je ne demande pas mieux; seulement, je dois t'avertir que m'a bourse est à peu près à sec. As-tu de l'argent, toi?

— Moi, de l'argent! Je n'ai jamais eu en fait d'or, dans ma vie, que les louis qui me furent donnés par l'ex-huissier de Montélimar!

— Et naturellement tu les as mangés depuis longtemps?

— Oui, fort naturellement! allons, il

faut savoir se résigner à son sort. Va pour la maison mortuaire!

— Il le faut bien, mon pauvre Anselme! Après tout, une nuit est bientôt passée!

— Oui, quand on vous laisse dormir!

— Et qui donc nous empêchera de dormir?

— Ah! oui, c'est vrai, j'ai oublié de t'avertir de la chose!... Eh bien! il paraît, cher ami, que, depuis quatre jours que le défunt n'est plus, il s'obstine à revenir chaque nuit se promener dans les appartements de sa maison. Les domestiques m'ont juré qu'ils l'avaient vu de leurs propres yeux! Quant à la maîtresse de la maison, vieille fille de cinquante ans, la sœur

du défunt, elle est à moitié morte de peur, et elle a fait tout ce qu'elle a pu pour me retenir...

— Il fallait, Anselme, stipuler comme condition à ta condescendance à ce désir, qu'on te servirait un magnifique souper!

— Ma foi, tu as raison! J'ai manqué, je l'avoue, de présence d'esprit! Mais cela peut s'arranger très bien encore! Crois-tu aux revenants, Alexis?

En voyant le sérieux avec lequel mon camarade m'adressa cette question, je ne pus retenir un fou-rire.

— Pourquoi cette gaîté? continua-t-il sur le même ton. Est-ce donc ma demande qui en est la cause? Tu aurais tort! J'ai

connu, moi, beaucoup de gens fort instruits, qui admettaient la possibilité des apparitions...

— Et toi, Anselme, qu'en dis-tu ?

— Moi ! je suis dans le doute.

— Alors, c'est la peur des revenants qui te faisait désirer d'aller coucher à l'hôtel?

— Du tout, Alexis, au contraire! J'ai toujours eu une furieuse envie de me trouver face à face avec un fantôme pour savoir si j'aurais peur!

— Eh bien ! voilà une excellente occasion qui se présente pour accomplir ton désir.

— Le fait est qu'en y réfléchissant, j'a-

vais bien tort de me plaindre tout à l'heure ! Oui, notre séjour ici peut être fort agréable... Allons !

— Après avoir fait environ cinq cents pas, Anselme s'arrêta devant une assez jolie maison, isolée du reste du bourg.

— C'est ici, me dit-il.

Je sonnai aussitôt et peu après une vieille domestique vint nous ouvrir la porte ; en apercevant Anselme, la servante poussa une exclamation de surprise.

— Quoi, c'est encore vous, citoyen ? lui dit-elle d'un ton plein d'aigreur et de reproche. Ne nous aviez-vous point manifesté l'intention de vous rendre à l'hôtel ?

— C'est vrai! répondit mon camarade qui n'eut pas l'air de remarquer cet accueil peu bienveillant, mais malheureusement l'homme propose et l'argent dispose. Notre bourse, tout à fait à sec, nous force à recourir à votre gracieuse hospitalité.

— N'est-ce que cela? reprit la domestique qui se mit à regarder autour d'elle d'un air inquiet, alors il y a moyen de s'entendre. Tenez, continua-t-elle après un léger silence et en baissant la voix, voici deux écus...

— De l'argent! dit Anselme d'un air superbe. Pour qui donc nous prenez-vous, la bonne? Nous sommes des militaires qui exigeons un logement auquel nous avons droit, et non des mendiants qui sollicitons une aumône.

— Mais, citoyen, reprit la domestique avec embarras, il ne s'agit pas ici d'aumône!... Il s'agit tout bonnement...

— Babet! Babet! dit en ce moment une voix criarde qui partit d'une des fenêtres de la maison. Pourquoi ne faites-vous donc pas entrer ces messieurs?

— C'est madame! murmura Babet avec un ton d'accablement qui me suprit au dernier point; tout est perdu!

Une minute plus tard, j'entrais, précédé par Anselme dans un grand et vaste salon meublé à l'antique.

Une vieille femme, assise dans un fauteuil, se tenait au milieu de la pièce.

En nous voyant apparaître, elle se leva

de suite et s'avança vivement à notre rencontre.

— Soyez les bien-venus, citoyens, nous dit-elle avec empressement. Puis-je compter que vous voudrez bien rester chez moi jusqu'à demain?

— Vous pouvez y compter, madame, lui répondit Anselme. Toutefois, avant de vous remercier de votre accueil, me sera-t-il permis de vous demander s'il n'entre pas un peu d'intérêt personnel dans l'empressement que vous mettez à nous recevoir?

— Je ne vous cacherai pas, citoyen, que depuis quatre jours je suis en proie à la plus grande frayeur, et que votre pré-

sence dans ma maison me cause un vif plaisir.

— Alors, madame, cette histoire de revenant, dont m'a parlé mon camarade est donc une chose authentique? demandai-je à la maîtresse de la maison.

— Hélas! citoyen, elle ne l'est que trop! Au reste, je ne dois pas vous cacher que l'un de vous deux devra passer la nuit dans l'appartement où est mort mon pauvre et excellent frère, car je n'ai pas une pièce vacante à vous offrir.

— Si madame veut donner à l'un de ces militaires ma chambre, je coucherai volontiers dans la cuisine, dit la domestique Babet en entrant dans le salon.

— Babet, tâchez de ne pas oublier que je ne puis souffrir que l'on m'appelle madame, lui répondit sa maîtresse d'un ton pincé. Êtes-vous donc tellement aristocrate, que le mot de citoyenne vous fasse mal à prononcer? Quant à votre proposition, je la refuse!

— Pourquoi cela, citoyenne?

— Je n'ai, que je sache, aucun compte à vous rendre!

— C'est vrai, citoyenne; si je me suis permis de vous adresser cette question, c'est qu'il m'a semblé que votre refus cachait, envers Rose et moi, une pensée de méfiance!... Vous vous figurez peut-être que nous avons voulu vous en imposer... que votre pauvre cher frère... ne revient

pas? qu'en le voyant avant-hier s'avancer, vers nous, enveloppé dans son linceul et remuant des chaînes, nous avons rêvé!...

— Je ne dis pas cela, Babet; seulement, comme je n'ai pas une foi entière dans votre bravoure, je ne serais pas fâchée de savoir si cette même apparition, qui vous a si fort effrayées, Rose et vous, se reproduira devant un militaire...

— Vous avez tort, citoyenne, de ne pas croire aux revenants! s'écria Babet d'un ton solennel. Dieu vous punira peut-être!.. et tenez... voyez!...

La domestique, en prononçant ce dernier mot, poussa un cri terrible et mettant

vivement ses mains devant ses yeux, parut en proie à un effroi indicible.

Je ne cacherai pas qu'à ce cri et à ce geste, la surprise que j'épouvai me causa une assez vive émotion. Quant à la maîtresse de la maison, les yeux hagards, le visage couvert d'une pâleur mortelle, elle se leva comme mue par un ressort, de dessus son fauteuil; puis, après avoir chancelé pendant deux ou trois secondes, elle poussa un gémissement étouffé et roula de toute sa hauteur sur le sol.

— Qu'avez-vous fait, imbécile? dis-je à Babet; ne voyez-vous pas votre maîtresse qui se tord en proie à des convulsions affreuses?

— Est-ce ma faute, citoyen? me répondit-elle d'une voix tremblante.

— Pourquoi avez-vous jeté ce cri!

— Mais, citoyen, c'est que j'ai cru voir apparaître...

— Allons, trève de bavardages! Occupez-vous plutôt de réparer le mal que vous avez fait...

Pendant que Babet, agenouillée auprès de sa maîtresse, lui prodiguait ses soins, je remarquai qu'Anselme considérait attentivement cette dernière.

— Es-tu donc amoureux de notre vieille hôtesse, lui demandai-je tout bas en sou-

riant, que tu ne la quittes pas du regard ?

— Alexis, me répondit-il, remarque ces sourcils épais, ces petits yeux enfoncés, ce nez courbe comme un bec d'oiseau et plat comme une lame de couteau ; observe surtout ces lèvres minces, et dis-moi si, en ton âme et conscience, tu as jamais vu un visage qui dénote une méchanceté égale à celle qui se lit sur le visage de notre hôtesse ! Vraiment, je regrette que le piteux état de notre bourse nous force à passer la nuit ici.

La crise nerveuse de la vieille dame ne tarda pas à passer ; les premières paroles qu'elle prononça en reprenant connaissance furent pour s'excuser auprès de

nous, et nous prier de ne pas l'abandonner.

— Il faudra pourtant bien que nous vous quittions pour aller souper, lui répondit Anselme, car nous n'en pouvons plus de faim.

Cette insinuation de mon rusé camarade obtint tout le succès qu'il en espérait, c'est-à-dire que la vieille femme s'empressa de nous déclarer que ses buffets, sa cave et sa cuisine étaient à notre disposition.

Inutile d'ajouter qu'une heure plus tard, je me trouvais attablé devant un repas digne de Gargantua, magnifique improvisation d'Anselme.

Il était près de neuf heures lorsque nous abandonnâmes la table.

— A présent, Anselme, lui dis-je gravement, il s'agit de résoudre une question de la plus haute importance. Qui, de toi ou de moi, va aller se coucher dans la chambre hantée par le revenant ?

— Parbleu, si tu veux bien le permettre ce sera moi. Je t'ai déjà confié que depuis un temps infini j'éprouve le désir de voir de près un habitant de l'autre monde !

— Allons je suis bon camarade, je te cède la place.

— Merci ! A présent ce n'est pas tout ; il me faut une bougie de rechange, quel-

que cinq à six bouteilles de vin pour me tenir en gaîté et un livre bien amusant, s'il y en a ici, qui m'empêche de dormir.

— Tout ce que vous demandez vous sera accordé s'empressa de dire notre vieille hôtesse. Permettez-moi toutefois de vous donner un conseil : celui de charger votre fusil el de garder votre sabre avec vous !

— Au fait, c'est une idée. Il y a parfois de faux revenants. Mais je suis prêt.

Il me parut que Babet, en voyant Anselme si résolu, se troublait d'une façon étrange.

CHAPITRE XXIX.

—

Je demanderai à présent au lecteur la permission de donner, en peu de mots, la description sommaire des lieux où nous nous trouvions : cela est indispensable pour l'intelligence de ce qui va suivre.

A gauche de la maison de notre vieille hôtesse, en faisant face en dehors à la porte de la rue, s'élevait une espèce de bâtiment mixte qui tenait le milieu entre une habitation et une grange ; le rez-de-chaussée, coupé en deux, au milieu, par un escalier qui conduisait à l'étage supérieur, était occupé, d'un côté, par une vaste buanderie ; de l'autre , par une grande salle hermétiquement fermée, qui servait à conserver des fruits et des provisions pour l'hiver ; au premier, à gauche de la maison, se trouvaient deux petites pièces se commandant l'une l'autre ; la première était un petit salon, la seconde une chambre à coucher. C'était dans cette dernière que le défunt était mort et que , plus tard, les domestiques l'avaient vu apparaître recouvert d'un linceul et agitant

des chaînes ; de l'autre côté de l'escalier, le premier étage était terminé par un grand grenier à moitié rempli de paille et de foin.

Anselme, son fusil passé en bandoulière, son sabre au côté et portant dans ses deux mains les six bouteilles de vin qu'il avait demandées, me souhaita une bonne nuit et se mit en devoir de suivre la domestique Babet.

— Laisse-moi au moins t'accompagner, lui dis-je, je ne serais pas fâché de connaître la scène où va se passer ce fameux drame dont tu dois être le héros.

— Je crois que tout mon héroïsme con-

sistera à laisser vides ces six bouteilles que j'emporte pleines, me répondit-il.

— Quoi ! ta foi dans les apparitions serait-elle ébranlée ?

— Nullement ; si au lieu de deux vieilles domestiques crédules, ignorantes et bavardes, c'était un homme qui m'assurât avoir vu revenir le défunt, je ne mettrais pas un seul instant en doute la véracité du fait !...

— Prends garde, Anselme, lui dis-je alors vivement et à demi-voix, après m'être assuré qu'une trop grande distance nous séparait de Babet qui marchait devant nous, pour qu'elle pût nous entendre, j'ai bien peur que ces domestiques que tu te

figures si crédules, ne soient de fines commères !...

— Ah ! bah ! est-il possible ! que me dis-tu là ?

— Ce que je pense. Je ne serais nullement étonné que cette Babet, qui nous offrait si généreusement deux écus pour payer notre hôtel, à la condition que nous quitterions de suite cette maison-ci, ne profitât de la crédulité de sa maîtresse...

— Mais, dans quelle intention ?

— Je l'ignore. Peut-être bien pour se venger, peut-être encore pour faire opérer, par la peur, un déménagement qu'elle désire... L'important, c'est que tu ne sois

pas mystifié ;... il s'agit de l'honneur de l'uniforme.

— Ah ! c'est comme cela ? C'est bon, ne crains rien ! je serai sur mes gardes, et malheur au mauvais plaisant qui me tombera sous la main ! Pourtant, je pense...

— Silence ! dis-je en interrompant mon camarade, nous voici arrivés, et Babet, tout en cherchant le trou de la serrure, me paraît tourner l'oreille de notre côté.

Parvenus au premier étage dont j'ai donné tout à l'heure la description, nous examinâmes, Anselme et moi, avec une grande attention, la façon dont fermait la porte du salon ; je vis avec un certain plaisir qu'elle était retenue par deux

énormes verroux et que sa serrure paraissait en fort bon état.

— Je sonderai les murailles lorsque je serai seul, me dit Anselme à mon oreille ! Je ne veux pas montrer devant cette vieille femme mes soupçons.

Babet, après avoir allumé un grand feu dans la cheminée, mit des draps blancs dans le lit destiné à mon camarade ; puis, se tournant vers nous :

— Citoyens, nous dit-elle, je sais que des militaires ne peuvent avouer qu'ils ont peur, et que l'honneur leur défend de reculer devant le danger ! Toutefois, si vous aviez vu et entendu les choses extraordinaires et surnaturelles dont j'ai été témoin, je vous promets que vous laisseriez de

côté tout amour-propre, et que vous ne vous obstineriez pas à braver ces lieux maudits!...

Tenez, je ne voudrais pour rien au monde qu'il vous arrivât malheur; désirez-vous aller à l'hôtel? il en est encore temps. Je vous ai offert deux écus tantôt, je vous en donne six à présent si vous prenez le sage parti de la retraite... Seulement, je vous prierai, dans ce cas, de revenir de bonne heure demain matin, afin que ma maîtresse croie que vous avez couché ici!... Acceptez-vous les écus?

Cette insistance et cette générosité de la vieille Babet ne firent que me confirmer davantage dans mes soupçons; à un coup d'œil presqu'imperceptible que m'adressa

Anselme et que je saisis au passage, je vis qu'il partageait mes impressions.

— Pardieu, la mère, dit-il, puisque votre franchise me met si fort à l'aise, je ne vous dissimulerai pas qu'il y a eu un peu de bravade dans mon fait!... Je me suis toujours aussi bien conduit qu'un autre devant l'ennemi; mais en présence d'un être surnaturel, qui n'est ni chair ni os, que l'on ne peut ni saisir ni combattre, je ne suis pas assuré de montrer le sang-froid et la valeur d'un soldat! J'accepterai donc volontiers les six écus que vous nous offrez si généreusement, si je n'étais retenu par cette idée qu'une pareille somme, eu égard aux gages que vous devez gagner, serait un sacrifice au dessus de vos moyens. Merci toujours de votre

bonne proposition. A présent je tombe de sommeil et de lassitude, veuillez me laisser reposer !

— Oh ! que la pensée de m'imposer un sacrifice ne vous retienne pas, citoyen, s'écria Babet avec un feu qui cette fois changea mes soupçons en certitude, je ne possède pas mal d'économies, et six écus de plus ou de moins ne changeront en rien ma position.

— Je croyais vous avoir déjà averti, citoyenne, que je tombais de sommeil et que je désirais qu'on me laissât seul ! s'écria Anselme d'un ton sévère. Je dis doucement les choses, mais je n'aime pas qu'on me les fasse répéter.

Il n'y avait rien à répliquer à cela : toutefois la vieille Babet ne se retira qu'en grommelant.

L'appartement qui m'était accordé se trouvant dans le corps principal du logis, nous dûmes traverser de nouveau, la domestique et moi, le jardin qui s'étendait devant la maison.

La vieille Babet ne m'adressa qu'une seule fois la parole pendant ce court trajet, ce fut pour me demander si je comptais sur le courage de mon camarade.

— Je le crois un peu vantard, lui répondis-je, et je suis persuadé que s'il voyait surgir tout à coup devant lui un spectre enveloppé dans son linceul, il serait incapable de faire un mouvement et

n'aurait même pas la force d'appeler au secours.

Au sourire moqueur et joyeux tout à la fois, qui passa alors sur la figure de la domestique, je vis que ma réponse était loin de lui déplaire.

Une fois seul dans ma chambre, comme je me ressentais encore de mon indisposition de la veille, je me hâtai de me mettre au lit.

Toutefois, dans la prévision de quelque événement, je laissai ma lumière allumée ; je pris même la précaution, afin d'en amortir l'éclat, de la placer dans l'intérieur de la cheminée.

Je dormais depuis assez longtemps,

quand une violente détonation me réveilla en sursaut ; je me jetai aussitôt en bas de mon lit ; puis, passant à la hâte mes culottes, et saisissant mon sabre je me précipitai vers l'escalier.

— Ah ! citoyen, s'écria ma vieille hôtesse, qui, un bougeoir à la main et le corps enveloppé dans un vaste peignoir à ramages , sortait aussi de sa chambre , courez au secours de votre camarade !..... Mais, non... ne me quittez pas !... Que pourriez-vous contre l'âme de mon frère !... Restez, je vous en conjure !... Oh ! ne me laissez pas seule... Je meurs de frayeur.

En effet , la vieille femme avait pris mon bras et elle le serrait avec une telle violence que j'eus toutes les peines

du monde à me débarrasser de son étreinte.

J'allais poursuivre mon chemin, quand les deux domestiques, Babet et Rose, apparurent à leur tour; elles étaient tellement émues, et le tremblement qui les agitait me parut d'une telle exagération, que je mis de suite en doute la sincérité de leur frayeur.

— Hélas! citoyen, me dit Babet en affectant d'essuyer avec son mouchoir les larmes que ses yeux ne versaient pas, je vous l'avais bien prédit! Pourvu que le défunt, irrité par cette bravade, ne se soit pas porté sur votre camarade à quelque extrémité...

— Laissez-moi donc tranquille, avec

votre revenant, misérable! lui répondis-je hors de moi; vous savez parfaitement à quoi vous en tenir là-dessus! Mais, prenez garde, si le moindre malheur est arrivé à mon ami, je tirerai de vous, vieille hypocrite, une terrible vengeance.

Sans vouloir écouter davantage Babet, je me mis à descendre l'escalier en toute hâte.

— Attendez-nous, citoyen! me cria notre hôtesse, nous ne pouvons rester seules, nous vous suivons!

Une demi-minute plus tard, accompagné de la maîtresse et des deux domestiques, je frappais à coups redoublés à la porte du logement occupé par mon camarade : personne ne me répondit.

Une forte odeur de poudre arrivait jusqu'à nous.

— Anselme, Anselme, m'écriai-je! Ouvre donc! c'est moi!... Je t'avertis que si tu tardes à ouvrir je vais enfoncer la porte.

Et le silence ne cessant pas, j'allais accomplir ma menace.

Déjà j'essayais de faire sauter, avec la pointe de mon sabre, la serrure, lorsque la voix d'Anselme vint calmer mes inquiétudes.

— Attends un peu, cher ami, me disait-il, que je revienne à moi! Je chancelle et ne puis me tenir debout... un peu de patience.

On concevra sans peine combien, connaissant le courage, la présence d'esprit et la force physique dont était doué mon camarade, ces paroles durent m'étonner.

Aussi ne fut-ce pas sans un certain battement de cœur que, quelques secondes plus tard, j'entendis son pas pesant se diriger vers la porte.

— Es-tu blessé, ami? lui demandai-je sans attendre, tant mon impatience était grande, qu'il eût ouvert.

— Je ne sais pas, me répondit-il, vois.

A peine avait-il levé les verroux, que je me précipitai dans l'appartement.

Un nuage épais de fumée, produit par le coup de fusil que j'avais entendu, obscurcissait à tel point la chambre, que je dus avant tout ouvrir une fenêtre.

— Eh bien! Anselme, repris-je, qu'y a-t-il? que s'est-il passé?

— Mes cheveux n'ont-ils point blanchi, mon ami? me demanda-t-il alors sans répondre à ma question. Non, dis-tu? Cela m'étonne, car le saisissement que j'ai éprouvé a été tellement grand, que je suis tombé de mon haut comme un homme frappé de la foudre.

— Comment! tu es tombé de ton haut? Tu n'étais donc pas couché? Quant à tes cheveux, rassure-toi, ils sont toujours d'un noir d'ébène! Je trouve même que pour

un homme qui vient de subir une aussi rude épreuve que celle que tu prétends avoir subie, tu n'as pas le teint trop décomposé.

— Pourtant mon cœur bat au moins à deux cents pulsations par minute. Ah! mon excellente Babet, continua Anselme, se retournant du côté dè la domestique, pourquoi n'ai-je pas accepté vos écus et suivi votre conseil!

— Mais, au nom du ciel, citoyen, apprenez-nous donc ce qui s'est passé! dit notre hôtesse, dont les dents claquaient de peur.

— Non! je n'oserai jamais parler ici, s'écria Anselme; abandonnons d'abord cette chambre maudite, et fuyons! Ici la

frayeur paralyse ma langue ; il me semble le voir encore... Fuyons !

Mon camarade, après avoir prononcé ces paroles avec une émotion qui changea ma surprise en une stupéfaction qui tenait presque de l'hébétement, saisit un flambeau, et nous bousculant sur son passage, gagna vivement l'escalier.

— Tiens ! dis-je à notre vieille hôtesse, voici une glace cassée... Ah ! j'aperçois au milieu un trou produit par une balle ! En tout cas, le fusil d'Anselme était bien chargé.

Ce ne fut que lorsque nous eûmes regagné le salon du rez-de-chaussée où nous avions soupé, qu'Anselme commença à se calmer ; il passa à plusieurs reprises sa

main sur son front, comme un homme qui sort d'un cauchemar, et se laissant tomber dans un fauteuil :

— Fais-moi le plaisir de me donner un verre d'eau sucrée, dit-il à Babet.

Jusqu'alors j'avais douté de la sincérité de l'émotion d'Anselme, mais cette demande leva toutes mes incertitudes! Un verre d'eau! Il fallait que mon pauvre ami eût l'esprit bien troublé pour commettre une semblable erreur !

— Ah! mon cher Alexis, me dit-il enfin, qu'il me tarde que le jour nous permette de nous éloigner de cette horrible maison... Si tu savais!

— Le meilleur moyen pour que je sache

est, si je ne me trompe, que tu me racontes ce qui s'est passé !

— Oui, citoyen je vous en conjure, parlez ! ajouta en insistant notre hôtesse.

— Que je parle ! répéta Anselme d'une voix tonnante et en se levant d'un bond de son fauteuil. Quoi ! est-ce bien vous, madame, qui osez m'adresser une semblable prière ? Ne craignez-vous pas que la foudre vengeresse ne tombe sur votre toit et ne vous écrase ?

A cette apostrophe si inattendue de mon camarade, la vieille dame, de pâle qu'elle était devint verdâtre, et, croisant ses mains, elle tomba à genoux, en articulant d'une voix étouffée quelques mots inintelligibles.

— Eh bien ! oui, je parlerai, reprit Anselme en s'animant. Tant pis pour les coupables.

— Voyons, cher ami, je me meurs d'impatience, finis-en. Je t'écoute.

Je rapprochai alors mon fauteuil d'Anselme qui s'était rassis, et je prêtai une oreille attentive.

Notre curiosité était excitée à un tel point, qu'en voyant notre camarade s'apprêter à prendre la parole, ni Babet ni Rosa ne songèrent à secourir leur maîtresse, qui, toujours agenouillée, et la tête appuyée sur le plancher du salon, étouffait ses sanglots.

C'était, je dois l'avouer, une scène sin-

gulière et capable d'impressionner un esprit bien trempé.

— Je venais de boire tout doucement ma quatrième bouteille, commença Anselme, et déjà je riais dans ma barbe de la crédulité de la pauvre Babet, lorsque j'entendis sonner minuit à l'horloge de la municipalité. Bon ! voici l'heure fatale et solennelle, me dis-je, en m'apprêtant à passer à ma cinquième bouteille, le citoyen d'outre-tombe ne peut tarder à venir. Buvons à sa santé !

Horrible sacrilége ! A peine venais-je de prononcer ces paroles impies, que le dernier coup de minuit retentit et qu'une voix qui n'avait rien d'humain s'écria : merci ! Je ne vous cacherai pas, mes amis,

que cette interruption me fit éprouver un léger tressaillement, mais de cette émotion à la peur il y avait toute la distance qui sépare la bravoure de la lâcheté.

CHAPITRE XXX

—

Ma première pensée fut pour une mystification, et, résolu à ne pas prêter le flanc au ridicule, je m'empressai de saisir mon fusil, puis d'un ton assuré et qui devait montrer aux mauvais plaisants que je n'étais pas un homme facile à intimider :

— Oh ! trop laconique et pas assez visible fantôme, répondis-je, si tu tiens à me donner une bonne opinion des habitants de l'autre monde, montre-toi !

— Me voici ! dit la même voix sépulcrale.

O prodige ! à deux pas devant moi j'aperçus aussitôt assis dans un fauteuil, un homme âgé de près de cinquante ans, et dont le costume souillé de poussière semblait annoncer qu'il revenait de voyage. La figure de l'inconnu, recouverte d'une barbe inculte, était d'une pâleur cadavérique ; une énorme balafre, qui devait dater de plusieurs années, traversait sa joue gauche en deux.

— Ah ! citoyen, s'écria en ce moment la

domestique Babet en interrompant Anselme, c'était mon bon maître défunt!... on ne peut donner un signalement qui soit d'une plus grande exactitude Jésus! les morts reviennent donc de la tombe!

Jusqu'alors je n'avais cru qu'à une simple mystification dont Babet était la confidente; mais l'exclamation de la vieille fille me parut si naturelle, si vraie; on voyait si bien qu'elle partait du cœur, que je restai frappé de stupeur et que je tombai dans une perplexité étrange.

— J'ignore si c'était votre maître, reprit Anselme, je vous dis ce que j'ai vu, voilà tout. Je continue. Je ne vous cacherai pas que cette apparition me parut un fait bizarre; mais comme je ne brille précisément pas par la crédulité, j'acceptai le

fait tel qu'il se produisait, en en remettant l'explication à plus tard; et m'adressant à l'inconnu :

— Cher citoyen, lui dis-je tranquillement, vous jouez votre rôle de plaisant avec une rare adresse, seulement vous semblez oublier que moi aussi j'ai mon rôle de soldat à remplir, c'est-à-dire à ne pas permettre que l'on se moque de mon épaulette. Permettez-moi donc d'avoir l'honneur de vous prévenir, que si quand j'aurai compté jusqu'à trois à haute et intelligible voix, vous vous obstinez à rester revenant, je me verrai dans la dure nécessité de vous envoyer une balle à travers le corps.

Voyons, je commence, une... deux...

Je vous en conjure, prenez garde, je n'ai jamais manqué à ma parole, continuai-je en armant mon fusil et en mettant l'inconnu, toujours silencieux et immobile, en joue, je vais dire trois!... Vous ne me croyez pas!... tant pis!

Alors d'une voix qui eût dominé le bruit d'une fusillade, trois! m'écriai-je. Puis, presque au même instant, j'appuyai le doigt sur la détente de mon fusil et le coup partit!

Je vivrais cent ans que jamais, non, jamais, je n'oublierais et le rayon de feu qui de mon fusil passa à travers le corps de l'inconnu, et le calme de celui-ci qui, les yeux fixés sur moi, gardait sa même immobilité, et le bruit que produisit la

balle de mon fusil en frappant une glace accrochée au mur en face de mon lit et qu'elle brisa en morceaux.

Que voulez-vous, on est brave, mais enfin on est homme. Tout cela était chose si merveilleuse, que, malgré moi, je sentis un frisson me passer le long du corps. N'importe, ne voulant avoir rien à me reprocher, je pris mon fusil par le canon, et me précipitant à bas de mon lit, je m'élançai la baïonnette en avant contre l'inconnu, qui, tojours impassible et silencieux, restait assis dans son fauteuil.

En cet endroit de son récit, je ne pus m'empêcher d'interrompre Anselme.

— Vraiment, mon cher ami, lui dis-je, tout ce que tu nous racontes-là me paraît

si extraordinaire, que j'en suis à me demander si, sous le prétexte d'avoir été mystifié toi-même, tu ne t'amuses pas à nos dépens ?

— Je te dis que je parle on ne peut plus sérieusement. Tu dois bien penser que je ne voudrais, pour rien au monde, te couvrir de ridicule en abusant de la confiance que tu as en moi, me répondit Anselme. Après tout, si mon récit te semble par trop invraisemblable et excite tes soupçons, je ne demande pas mieux que de me taire.

— Mais, citoyen, s'écria alors Babet en se retournant de notre côté, comment votre ami aurait-il pu nous donner d'une façon si exacte le signalement de mon pau-

vre maître, s'il n'avait pas vu ce cher défunt ?

— Ce signalement est-il donc si exact, Babet, qu'il ne soit pas permis de s'y tromper ?

— Oh ! je vous jure sur l'Évangile, me dit la vieille domestique avec un accent de conviction que je ne pus mettre en doute, que ce signalement est de la plus scrupuleuse exactitude...

— Ma foi, je ne sais plus que penser ; continue Anselme ; nous t'écoutons.

— Ne voulant avoir rien à me reprocher, reprit mon camarade, je pris donc, comme je viens de vous le dire, mon fusil par le canon, et, me précipitant à bas de

mon lit, je m'élançai la baïonnette en avant, contre l'inconnu qui, toujours impassible et silencieux, restait assis dans son fauteuil. Comment vous expliquer, à présent, le nouveau prodige qui se passa? C'est à peine si moi-même je puis m'en rendre compte.

Figurez-vous qu'au moment où la pointe de mon arme touchait la poitrine de l'inconnu, je ne rencontrai aucune résistance : emporté par mon élan, aucun obstacle ne m'arrêta dans le vide et je m'en fus donner avec ma baïonnette contre le mur opposé à mon lit!... En me retournant j'aperçus l'être surnaturel, — car il ne m'était plus possible alors de mettre en doute cette vérité, — qui, toujours dans son fauteuil, me regardait avec des yeux qui brillaient comme des flammes.

— N'essaie plus de te révolter contre un pouvoir qu'il ne t'est donné ni de comprendre ni de combattre, me dit-il ; écoute-moi.

Eh bien, le croirais-tu, Alexis ! malgré l'émotion que j'éprouvais, malgré la frayeur sans nom qui s'était emparée de moi, je ne voulus pas encore céder. Réunissant, par un suprême effort de volonté, et mes forces et mon courage je me préparais à me jeter de nouveau sur le fantôme, lorsque celui-ci, lisant dans ma pensée :

— Ecoute-moi, je le veux, il le faut, me dit-il d'une voix dont chaque note retentit douloureusement dans mon cerveau ; reste donc en place, et jette ton arme ; je te l'ordonne.

A peine achevait-il de prononcer ces dernières paroles qu'une force inconnue et invisible arracha mon fusil de mes mains crispées, et me saisissant, si je puis m'exprimer ainsi, par les jambes, me cloua au sol !

— J'écoute, m'écriai-je d'un ton suppliant, car je me sentais vaincu et dompté !

— N'oublie point, reprit le spectre, que le mystérieux pouvoir qui m'a permis de revenir sur la terre, saura t'atteindre et te punir en tout endroit du monde, si tu hésites à exécuter mes dernières volontés.

— J'obéirai ! répondis-je humblement et en baissant la tête, parlez ! Le spectre

se recueillit alors pendant quelques secondes...

— Tiens, les spectres réfléchissent donc avant de parler! m'écriai-je en interrompant Anselme pour la troisième fois. Voilà une particularité digne de remarque.

A cette interruption mon camarade ne put dissimuler un mouvement de vive impatience, et tout en ayant l'air de lisser sa moustache, il mit un doigt sur sa bouche, comme pour me prier de garder le silence.

Surpris de ce geste qui semblait m'indiquer qu'un mystère véritable existait en dehors de son récit, j'interrogeai Anselme d'un signe d'œil presque imperceptible,

signe auquel il se hâta de répondre par un mouvement affirmatif de tête.

Persuadé alors que mon camarade avait un motif pour vouloir faire croire à sa fabuleuse histoire de revenant, je me promis non seulement de ne plus le troubler par mes remarques, mais même, au besoin, de lui venir en aide et de lui servir de compère.

Toutefois, une chose m'intriguait toujours extrêmement, c'était le signalement si exact du défunt qu'il avait pu donner en commençant son récit.

— Eh bien! Anselme, lui dis-je, pourquoi t'arrêtes-tu ainsi? Poursuis donc, je t'en conjure.

— Le spectre, se hâta de reprendre mon camarade, se recueillit pendant quelques secondes, puis d'une voix lamentable : « Mon ami, me dit-il, quoique mon corps repose dans une terre chrétienne, mon âme ne peut entrer au ciel, car je suis mort sans l'assistance d'un prêtre. Je te charge donc de trouver un ecclésiastique non assermenté, et de lui remettre dix mille francs qui lui serviront à faire dire des messes pour mon repos éternel, et à secourir les malheureuses victimes de la révolution.

— Mais, dis-je alors au spectre en l'interrompant, ce que vous exigez là de moi est tout à fait au-dessus de mes moyens! Comment voulez-vous qu'un pauvre soldat comme moi, qui ne possède ni une pièce

de cent sous dans son sac, ni un crédit de dix francs dans le monde, puisse se procurer la somme énorme de dix mille francs ?

— Mortel à l'esprit impatient et borné, reprit le revenant d'une voix sévère, écoute-moi en silence. L'âme sortie de la tombe est infaillible dans les jugements et les arrêts qu'elle prononce. Ce que je t'ordonne de faire, je saurai te donner les moyens de l'accomplir. La somme de dix mille francs que je veux que tu remettes à un prêtre non assermenté, se trouve, en or, dans cette maison même, renfermée dans un des tiroirs secrets du secrétaire de mon indigne sœur. Dès que je t'aurai quitté, rends-toi, en mon nom, auprès de cette dernière et dis-lui : Femme odieuse

et criminelle, ton frère, victime du plus lâche et du plus abominable de tous les crimes, m'envoie à toi pour que tu me remettes les cinq cents louis en or que tu lui as volés ! Tremble, si tu réponds à cette ordre par la désobéissance ! Rien ne pourra te sauver.

— Mais, si votre sœur me prend pour un imposteur ou pour un voleur, m'écriai-je.

— Ne crains pas cela ! Le remords n'est pas un vain mot ! Celui qui déchire le cœur de celle qui fut ma sœur, est incessant et immense... Elle obéira !...

— Pourtant, si elle résiste, repris-je en insistant de nouveau.

— Alors tu ajouteras : Femme sans entrailles et sans remords, ton malheureux frère est mort victime du plus odieux assassinat!... Tremble! car je sais le nom du coupable qui a versé le poison...

— Et ce nom!... dis-je en sentant mes cheveux se dresser sur ma tête.

— Ce nom! me répondit le spectre d'une voix pleine à la fois de colère et de douleur, ce nom... c'est...

— Arrêtez, citoyen, s'écria en ce moment notre vieille hôtesse, qui pendant tout le temps du récit d'Anselme était restée agenouillée sur le plancher, et n'avait cessé de sangloter; arrêtez, je vous en conjure, vous me brisez le cœur! La vieille dame, en parlant ainsi, s'était levée avec

une vivacité surprenante pour son âge, et, s'élançant sur mon camarade, lui avait mis la main sur la bouche pour l'empêcher de prononcer le nom qu'il allait dire.

Cette action me surprit au delà de toute expression. Je compris que la comédie jouée par Anselme, cachait un drame véritable, et, en proie à une curiosité qui tenait presque de l'anxiété, j'en attendis le dénouement.

Le changement qui s'était opéré dans la physionomie et dans la contenance de notre vieille hôtesse, depuis qu'Anselme avait commencé son récit, était si extraordinaire, qu'il m'arracha presque un cri de surprise.

Les yeux hagards, les joues creuses, le dos courbé et les cheveux blanchis, depuis une demi-heure, la vieille femme n'était plus reconnaissable; elle semblait avoir, pendant ce court laps de temps, vieilli de dix années.

— Citoyenne, lui dit Anselme en la repoussant si brutalement qu'elle manqua de tomber sur le plancher, éloignez de moi votre main fratricide!... Son contact me fait horreur...

Notre hôtesse voulut alors, je le compris aux mouvements de ses lèvres, répondre à mon camarade; mais saisie d'un tremblement nerveux, elle ne put articuler une seule parole.

J'eus pitié d'elle, et je voulus la con-

duire à son fauteuil, mais Anselme me retint.

— Mon ami, me dit-il, point de pitié pour cette femme! Tu sais que je ne suis ni cruel, ni insensible; mais il est des forfaits qui mettent au ban de l'humanité ceux qui s'en sont rendus coupables; des forfaits si monstrueux que Dieu seul, dans sa miséricorde infinie, peut seul pardonner!... Laisse cette misérable livrée à ses remords...

— Mais cette femme est donc?...

— Grâce, citoyen, ne me trahissez pas! s'écria en ce moment notre hôtesse!... J'obéirai... j'obéirai!...

La vieille dame, brisée par cette excla-

mation qui avait dû lui coûter un violent effort, appela près d'elle sa domestique Babet par un signe de tête, puis se laissant tomber dans un fauteuil :

— Babet, lui dit-elle d'une voix à peine intelligible, prends à ma ceinture la clef de mon secrétaire... les cinq cents louis se trouvent dans le second tiroir... tu sais... dans la cachette... apporte-les de suite à ce militaire et aide-moi à me coucher... je sens que je meurs...

En effet, cinq minutes plus tard, Babet remettait à Anselme une lourde ceinture de cuir, et prenant ensuite sa maîtresse dans ses bras, l'emportait, aidée par Rosa, hors du salon.

A peine me trouvai-je seul avec Anselme que, m'avançant vivement vers lui :

— Anselme, lui dis-je, si je ne te connaissais pas pour un honnête et loyal garçon, incapable de commettre une indélicatesse ou une mauvaise action, je me serais opposé à la scène de comédie que tu viens de jouer, et qui, jusqu'à présent, me semble avoir été funeste à notre pauvre hôtesse... Explique moi donc de suite...

— Je ne t'expliquerai rien du tout en ce moment! me répondit Anselme avec vivacité ; puisque tu as bien voulu avoir jusqu'à présent confiance en mon honnêteté, je ne vois pas pourquoi tu ne me continuerais pas encore cette confiance pendant quelques heures.

— Mais c'est qu'il s'agit en ce moment de dix mille francs...

— As-tu donc peur que je ne songe à garder cet or pour moi ? Rassure-toi !... avant dix minutes d'ici, il sera entre les mains de son véritable propriétaire.

— Quel est ce propriétaire, Anselme ?

— A quoi bon cette question, puisque je t'ai averti que mon intention est de garder le silence jusqu'à ce que nous soyons sortis de cette maison !... Mais, j'entends les domestiques qui reviennent ! Au nom de tout ce qui est sacré, ne m'interroge plus devant elles... surtout devant Rosa... Les voici... éloigne-toi de moi !...

— Eh bien, continua Anselme, en changeant de ton et en s'adressant aux deux vieilles, que devient votre maîtresse?...

— Elle est immobile comme si elle était morte, citoyen, répondit Rosa, et elle ne peut plus parler... Je crois qu'elle n'a plus longtemps à vivre... Allez vite chercher un médecin.

— C'est votre devoir, brave femme, répondit mon compagnon; mais comme la nuit est avancée, et qu'il pourrait vous arriver malheur en route, je vous accompagnerai.

Anselme et la vieille Rosa sortirent aussitôt ensemble, et Babet me quitta en

me disant que l'état affreux dans lequel se trouvait sa maîtresse exigeait sa présence auprès d'elle.

Je restai donc seul dans le salon.

CHAPITRE XXXI

Je ne puis exprimer à quel point ma curiosité était excitée par tous ces événements aussi surprenants qu'inattendus, dont je venais d'être le témoin, et par les folles suppositions auxquelles se livra mon

imagination montée outre mesure pendant la demi-heure que je demeurai seul avant l'arrivée du médecin.

A peine l'Esculape du bourg eut-il jeté les yeux sur la malade, que se retournant vers nous :

— Cette femme vient d'être frappée par une attaque terrible de paralysie, nous dit-il à voix basse ; je doute qu'elle puisse jamais recouvrer la parole : au reste, ses maux seront de courte durée, car elle n'a pas plus d'un mois à vivre !

— Pauvre femme ! s'écria Anselme d'un air de profonde pitié : elle nous a si bien hébergés ce soir !

Après cette exclamation hypocrite, dé-

mentie si énergiquement par sa conduite de la soirée, mon camarade prit un flambeau, et me souhaitant une bonne nuit :

— A revoir, mon cher Alexis ! me dit-il en me tendant la main, n'oublie point que nous partons demain de bonne heure.

— Où vas-tu comme cela, Anselme ?

— Mais je vais regagner mon lit.

— Et le revenant ! Il ne t'effraye donc plus ?

— Silence ! le médecin pourrait t'entendre.

Après m'avoir dit ces mots à voix basse, Anselme s'éloigna précipitamment, afin de

couper court, sans doute, à toute conversation.

N'ayant rien qui me retînt dans le salon, j'imitai l'exemple que me donnait mon camarade : je fus me coucher.

Le reste de la nuit se passa sans qu'aucun nouvel incident vînt troubler mon repos : seulement j'avais l'esprit tellement frappé de tous les événements qui s'étaient passés dans la soirée, que je ne pus fermer les yeux jusqu'au lendemain.

Il faisait à peine jour quand on frappa doucement à ma porte ; c'était Anselme qui venait m'avertir qu'il était temps de partir.

Je me levai à la hâte, et cinq minutes plus tard je descendis au salon.

— Nous remettrons-nous donc en route sans manger un morceau, Anselme?

— Oui, oui, partons, me répondit-il sans être séduit par cette idée d'un déjeûner, qui, en toute autre circonstance n'eût pas manqué d'éveiller sa symphathie.

En entrant dans la cour, nous trouvâmes la domestipue qui nous attendait pour nous souhaiter un bon voyage et nous accompagner jusqu'à la porte de la rue.

— Ah! monsieur, dit-elle à Anselme lorsque nous fûmes sur le seuil de la porte,

croyez que jamais ceux que vous avez si généreusement obligés n'oublieront la reconnaissance qu'ils vous doivent !... Sans vous nous étions perdus!... Puisse la pensée de cette intéressante famille que vous avez arrachée à la misère, vous suivre partout!

— C'est bien, ma brave femme, dit Anselme. Voici assez de paroles pour si peu de chose : ce que j'ai fait, tout autre l'eût fait également à ma place. Portez-vous bien ; que le Diable torde au plus tôt le col à votre coquine de maîtresse; et adieu!

Anselme serrant vigoureusement les mains de Babet dans la sienne, se dispo-

sait à s'éloigner lorsque la vieille domestique le retenant :

— Voici une paire de souliers que vous avez oubliée dans votre chambre, lui dit-elle, et que M. Edouard m'a chargée de vous remettre... Adieu, mon cher et bon monsieur! Que le Seigneur soit avec vous !

La vieille femme après ces mots referma vivement la porte sur elle, en nous laissant dans la rue.

— Ah çà! mais, il y a erreur, s'écria Anselme, qui, retournant dans ses mains le paquet que Babet venait de lui remettre, paraissait fort étonné. Il m'eût été d'autant plus difficile d'oublier une paire de

chaussures, que je ne possède malheureusement pour toute fortune que ces vieilles savates qui sont censées protéger mes pieds. Ah! parbleu! je devine, ce jeune Edouard aura, sans doute, remarqué combien ma toilette laissait à désirer à sa base, et il m'envoie, pour me prouver sa reconnaissance, une paire de ses bottes. Tiens, c'est une excellente idée qu'il a eue là. Au fait, je lui ai rendu un assez grand service pour que je puisse accepter ce cadeau, que je n'ai nullement sollicité. Voyons un peu.

Anselme dénoua alors le mouchoir qui contenait la paire de bottes, et poussant tout à coup un cri de surprise :

— Ah! sapristi, s'écria-t-il, voilà qui arrive encore bien plus à propos!

— Quoi donc, Anselme? qu'y a-t-il?

— Il y a, cher ami, que les bottes de M. Edouard ressemblent furieusement aux confitures de l'huissier de Montélimar... Je dirai même qu'elles leur sont supérieures... Regarde...

Anselme, en prononçant ces paroles, me montra un long rouleau d'or.

— Cent louis, s'écria-t-il après l'avoir défait, c'est fort bien! Au fait, ma conduite mérite cela.

Tout en causant, nous avions continué de marcher d'un bon pas et nous nous trouvions alors hors de Fayence.

— Voyons, Anselme, lui dis-je, il s'agit à présent de me raconter avec cette franchise que nous avons conservée jusqu'à présent dans nos rapports, ce qu'il y a eu de vrai dans ton histoire de revenant, et de m'expliquer la cause de cette dureté que tu as montrée envers notre hôtesse, et qui a eu un si triste résultat. Le rôle joué par Babet dans tout ce mystère, m'intrigue également beaucoup. Quant à ce monsieur Edouard, avec qui tu sembles avoir fait connaissance cette nuit, je ne serais pas fâché non plus de le connaître.

— Oui, à présent que nous sommes hors de la ville, et que je n'ai plus à craindre une indiscrétion involontaire de ta part, je puis en effet parler à cœur ouvert. Je t'avertis que mon récit dépassera ton attente.

— Et expliquera-t-il clairement le mystère de l'apparition du défunt?

— Pardieu! est-ce que la vérité n'explique pas tout? Ne crains rien, tu n'auras plus, après m'avoir entendu, aucune explication à me demander.

— En ce cas, je t'écoute!

— Je commence mon récit, me dit Anselme, à partir du moment où tu me laissas seul dans ma chambre. Ma première action fut de visiter avec le plus grand soin l'appartement, je sondai les murs avec la baïonnette de mon fusil; et satisfait de mon examen, car partout mon arme ne rencontra que des pierres de taille, et nulle part mon regard n'aperçut

l'apparence d'une issue secrète, je me couchai.

Ma bougie allumée et mes bouteilles de vin placées sur un guéridon, je me mis à lire le livre que j'avais emporté.

C'était un de ces romans de chevalerie où l'on voit des amours fabuleux de constance, qui durent quarante années suivies et finissent par le mariage de deux sexagénaires.

Comme je suis fort sentimental de ma nature, je me laissai bientôt gagner à un tel point par le charme de cette lecture, que j'oubliai complètement et l'endroit où j'étais et le spectre dont je devais recevoir la visite.

J'en étais arrivé à l'endroit le plus vif de l'intrigue, c'est-à-dire au moment où le chevalier, emporté par l'excès de sa passion et oubliant tout sentiment de convenance, embrassait avec ardeur un gant que sa belle, — qu'il connaissait depuis dix ans à peine, — venait de laisser tomber du haut de la tour du Nord, lorsqu'un bruit de chaînes violemment agitées au-dessus de ma tête, me rappela à ma position présente.

Je t'avouerai que jusqu'alors je n'avais ajouté aucune foi aux propos de la vieille Babet, et qu'en demandant que l'on me donnât l'appartement du défunt, je n'avais eu qu'une seule idée, celle d'obtenir d'abord un bon souper, et ensuite des rafraîchissements à discrétion pour le reste de la nuit.

Ce bruit de chaînes dût donc me causer une certaine surprise.

Comptant davantage sur la petite force musculaire, dont je suis doué, que sur mes armes, je sautai aussitôt en bas de mon lit et me précipitai vers le salon.

Jugez de mon étonnement, lorsque je me trouvai subitement plongé dans la plus profonde obscurité.

Ma bougie, quoiqu'elle fût à peine entamée, venait de s'éteindre tout à coup.

Au même instant, une voix qui semblait descendre du ciel retentit au dessus de ma tête :

— Coupable incrédule, disait-elle, prosterne-toi devant ma puissance infernale, ou prépare-toi à mourir.

Ma foi, je suis, tu le sais mieux que personne, bon garçon au possible, toutefois, je ne le cacherai pas, qu'en présence de cette audacieuse mystification dont on voulait me rendre victime, je sentis une fureur véritable s'emparer de moi, et que je me promis, si l'auteur de cette mauvaise plaisanterie me tombait sous la main, de l'étrangler bel et bien, pour lui donner une leçon profitable.

Feignant alors la plus vive frayeur, je tombai à genoux, et me mis à demander grâce.

Le prétendu spectre, ravi, ainsi que je

m'en doutais, de ses prétendus succès, tomba dans le piége que je lui tendais, et voulut poursuivre son avantage ; ce fut du moins l'idée qui me vint, lorsque j'entendis un épouvantable bruit de chaînes retentir dans ma chambre.

— Bon, me dis-je, je te tiens, à présent, trop imprudent mystificateur.

Joignant aussitôt l'action à la pensée, je me précipitai dans ma chambre :

Un singulier spectacle frappa ma vue.

Un spectre, recouvert d'un linceul qui traînait jusqu'à terre, se démenait et gesticulait avec une rare complaisance, tout en agitant dans sa main droite une torche de résine enflammée.

— Ce spectacle ne te causa-t-il donc aucune frayeur? demandai-je à Anselme en l'interrompant.

— Allons donc! me prends-tu pour un imbécile! Si la torche, dont était armé le spectre, eût senti le soufre, à la bonne heure, je ne dis pas que je n'eusse éprouvé un certain moment d'hésitation; mais elle exhalait une odeur de résine, par trop forte pour qu'il me fût permis de conserver le moindre doute sur la nature terrestre du prétendu revenant.

Tu sais que d'ordinaire je n'aime guère à me déranger inutilement, que je suis assez avare de mes mouvements; mais en compensation, lorsque je me décide à sortir de mon apathie, à vaincre ma pa-

resse, je ne connais personne de plus impétueux que moi. Tu ne t'étonneras donc pas, qu'en un bond, digne d'un tigre, je franchis la distance de quinze pieds qui me séparait du spectre, et que je tombai sur lui avec la rapidité d'une bombe. Il parait que je le touchai assez rudement, car il roula par terre. Alors, sans perdre de temps, je me penchai sur lui et le saisis délicatement par la gorge.

— Tiens, pour un spectre, tu ne manques pas d'un certain embonpoint, lui dis-je ; voyons donc si la pâleur de la mort a laissé son empreinte sur ton visage. En parlant ainsi, j'arrachai vivement le drap blanc dont le prétendu revenant était affublé : juge de ma surprise, lorsque j'aperçus une figure fraîche et imberbe, une tête d'adolescent.

— Il paraît, jeune homme, continuai-je, — du moins j'aime à croire cela pour motiver votre espiéglerie, — que vous sortez du collége? Voyons, répondez franchement à mes questions : Comment avez-vous pu vous introduire dans ma chambre, et quelle est la raison qui vous fait jouer ainsi le rôle peu récréatif et presque sacrilége d'un habitant de l'autre monde?

J'attendis en vain pendant près d'un quart de minute la réponse du jeune homme, et j'allais me fâcher de son silence, lorsque je m'aperçus que son visage s'empourprait d'une vive rougeur et que ses yeux semblaient prêts à sortir de leurs orbites.

— Parbleu! si tu l'étranglais...

— Tu as deviné ! J'avais oublié de retirer ma main qui entourait le col du malheureux, et il paraît que cette main gênait beaucoup sa respiration. Je ne m'aperçus au reste de ce détail qu'à un mouvement instinctif que fit mon prisonnier pour écarter mon bras ! Je m'empressai alors de dénouer sa cravate, puis, inondant son visage d'eau glacée et lui présentant un verre de vin :

— Buvez, lui dis-je, cela vous remettra tout à fait.

En effet, cinq minutes plus tard, ce pauvre enfant, complétement débarrassé de sa légère oppression, retrouvait sa voix.

— Ah ! monsieur, me dit-il d'une voix

suppliante, dès qu'il put parler, au nom du ciel, je vous en conjure, ne me perdez pas!... Ah! si vous saviez... il y va du salut de toute ma famille...

— Nous causerons tout à l'heure de votre famille, lui répondis-je; mais, avant tout, apprenez-moi comment vous avez fait pour vous introduire ainsi dans ma chambre.

— Par le plafond de votre lit, me répondit-il : voyez : un ressort caché le fait tourner à volonté.

— Ma foi, c'est vrai! voilà qui est fort ingénieux! Qui donc a fait construire cette espèce de bascule?

— C'est mon père, monsieur.

— C'est-à-dire le défunt, mort dans cette même chambre, ici, il y a quatre jours?

— Hélas! oui, monsieur, lui-même, me répondit le jeune homme avec un profond soupir.

— Vraiment, mon jeune revenant, je vous avouerai alors que votre conduite me semble d'une légèreté qui frise le sacrilége! Quoi! vous osez profaner par une plaisanterie ignoble, ou du moins de très mauvais goût, ces lieux empreints encore du dernier souffle de votre père?

— Ah! monsieur! s'écria le jeune homme en éclatant en sanglots; jamais un fils n'a plus que moi aimé et respecté son père. Croyez qu'il m'a fallu surmonter

une répugnance presque invincible pour pouvoir parvenir à jouer mon rôle. Mais il s'agissait, je vous le répète, du salut de ma famille! Si vous saviez dans quel drame épouvantable je me trouve mêlé, quelle affreuse tragédie s'est accomplie ici même, à l'endroit où nous nous trouvons en ce moment, non seulement vous m'excuseriez, mais vous auriez encore pitié de moi, et vous m'offririez peut-être votre protection et votre appui.

Il y avait un tel accent de sincérité et de douleur profonde dans la façon dont le jeune homme prononça ces pareles, que, malgré moi, je me sentis tout attendri.

— Je crois, monsieur, lui dis-je, que ce

que nous avons de mieux à faire, pour ne pas perdre de temps, c'est, vous, de me raconter votre histoire, et moi, de vous écouter avec attention. Ma voix est peut-être un peu rude, ma moustache un peu longue, mais, dans le fond, je ne suis pas un monstre de férocité. Si réellement vous êtes opprimé, et que je puisse vous être de quelque utilité, comptez sur moi : je ne recule jamais devant l'accomplissement d'un devoir !

— Ah ! merci, monsieur, me dit le jeune homme.

Oui, je parlerai ! Je suis bien jeune encore, mais la persécution m'a déjà appris à connaître les hommes, et quoique cette fois soit la première que nous

nous rencontrions, je crois que vous êtes bon, loyal et dévoué. J'ai confiance en votre honneur et j'attends de vous un grand service.

CHAPITRE XXXII

—

Le jeune homme resta réfléchi pendant près d'une minute, puis, reprenant la parole :

— Mon père, monsieur, me dit-il, après avoir servi longtemps à l'armée en qua-

lité d'officier subalterne, hérita, il y a une dizaine d'années, d'une assez jolie fortune, qui lui permit de prendre sa retraite et de se retirer avec nous à la campagne pour y passer en paix le reste de ses jours.

Ma mère, mes deux jeunes sœurs et moi, composions avec sa sœur, notre tante, la propriétaire de la maison où nous nous trouvons en ce moment, toute la famille.

Notre tante, dont il sera malheureusement trop souvent question dans mon récit, veuve d'un homme qui ne lui avait laissé aucune fortune, voyait avec un sentiment d'envie, qu'elle ne parvenait pas toujours à dissimuler tant il était violent, le bien-être dont nous jouissions.

La bonté sans égale que lui montrait mon pauvre père, et la générosité pleine de délicatesse avec laquelle il agissait envers elle, loin de la faire revenir à de meilleurs sentiments, semblait encore redoubler la haine qu'elle nous portait.

Vous dire ce que nous eûmes à souffrir de sa méchanceté me serait impossible ; il n'y eut pas de calomnies, de ruses, de sourdes menées, qu'elle n'employât pour apporter la désunion dans notre intérieur.

Enfin, sa rage ne connaissant plus de bornes, se montra si à nu, que mon père fut forcé d'ouvrir les yeux.

Une rupture complète entre elle et no-

tre famille s'en suivit; toutefois, mon père, malgré les motifs de plainte sans nombre qu'il avait contre elle, n'en continua pas moins la rente annuelle et toute volontaire que, depuis son héritage, il servait religieusement à sa sœur.

Sur ces entrefaites arriva la révolution.

Mon frère, qui en sa double qualité de plébéien et de soldat, ne pouvait guère aimer la noblesse, vit cependant avec douleur éclater cet orage, car son bon sens lui faisait deviner quelles devaient en être les conséqueuces.

Conservant une parfaite neutralité dans une position aisée, il est vrai, mais pas assez éclatante pour éveiller la jalousie, il

devait espérer que la foudre ne l'atteindrait pas, lorsqu'un malheureux hasard vint détruire à tout jamais, et la tranquillité, et le bonheur intime dont nous jouissions.

Mon père rencontra un jour, dans une de ses promenades, un de ses anciens chefs, le duc de M*** qui, proscrit et condamné à mort, essayait de soustraire, par la fuite, sa tête au bourreau ; le malheureux duc était alors dans un si pitoyable état de santé, que mon père, sans s'arrêter aux conséquences que pourrait entraîner cette action, l'emmena avec lui, le conduisit chez nous, où il le garda près de deux mois, et d'où il ne le renvoya que complétement remis et avec de l'or pour poursuivre son chemin.

Le lendemain même du départ du duc de M***, notre maison fut envahie par une horde de sans-culottes qui saisirent mon pauvre père et le conduisirent au tribunal révolutionnaire. Je vous laisse à penser la consternation et le désespoir de ma mère; toutefois, comme personne, du moins nous le croyions alors, n'était dans la confidence du séjour que le duc de M*** avait fait chez nous, nous espérions que mon père ne tarderait pas à être relâché.

Je me rendis de suite au tribunal; on interrogeait déjà mon père.

— Citoyen, lui disait le président, tu es accusé d'avoir trahi la République.

— Je n'ai jamais trahi ni une personne, ni un gouvernement pendant le cours de

ma vie, et ce n'est pas aujourd'hui, que je me rapproche de la tombe, que je commencerais par manquer aux règles de l'honneur.

— N'as-tu donc pas donné l'hospitalité et caché chez toi l'ex-ci-devant duc de M***, condamné à mort?

— Oui, cela est vrai, répondit mon père. Au reste, ce que j'ai fait, je suis prêt encore à le recommencer. Jamais ma porte ne restera fermée devant l'opprimé qui viendra y frapper.

— Cela suffit; ton audacieux et cynique aveu rend inutile un plus long interrogatoire. La cause est entendue.

Cinq minutes plus tard, je poussais un

cri déchirant, et je tombais inanimé au pied du tribunal : on venait de condamner mon père à mort!

Le lendemain, grâce à l'or que je prodiguai à pleines mains, je pus parvenir jusqu'à lui.

— Edouard, me dit-il, ne te désole pas d'avance ; tout n'est pas encore perdu. Peut-être demain serai-je libre! Ne m'interroge pas : les murs ici ont des oreilles. Prie Dieu qu'il me protége dans mon dessein, et va-t'en.

Vingt-quatre heures plus tard, le tocsin sonnait, la garde nationale prenait les armes, et des coups de fusil retentissaient à l'extrémité de la ville : c'étaient les prisonniers qui venaient de se révolter.

Je ne vous dirai pas, monsieur, — car le temps presse, la nuit se passe, et j'ai hâte d'arriver au récit de l'événement qui va me faire vous demander votre aide et votre secours, — je ne vous dirai pas les angoisses par lesquelles je passai... Vingt détenus furent tués, et un nombre considérable, dont on ne connut jamais le véritable chiffre, reçut de dangereuses blessures. A peine cinq ou six révoltés purent-ils se sauver : mon père était parmi eux!

Enfin, après une attente de près de deux mois, pendant laquelle nous restâmes sans nouvelles de lui, il nous fit parvenir une lettre d'Allemagne où il s'était réfugié et où il nous attendait. Nous prîmes toutes les précautions imaginables pour opérer notre fuite, et nous eûmes le bonheur de réussir.

Nous nous trouvâmes donc une nouvelle fois tous réunis; nous étions ivres de bonheur; mais, hélas! notre joie ne dura pas longtemps: la misère vint y mettre un terme.

Repoussé par la noblesse émigrée dont nous ne faisions pas partie, et qui du reste était elle-même dans une situation assez précaire; tenus en soupçon par les étrangers, et ne connaissant ni la langue, ni les ressources, ni les mœurs du pays, nous étions plongés dans un isolement et un dénûment complets, intolérables; à peine nous restait-il encore, en vendant tous les effets dont nous pouvions à la rigueur nous passer, de quoi acheter le pain nécessaire à notre subsistance d'un mois.

— Mes enfants, nous dit un soir notre

pauvre père, je ne puis assister ainsi à votre lente agonie sans essayer d'y mettre un terme. Demain je partirai pour la France, où j'ai laissé cachés de forts capitaux...

En vain essayâmes-nous de le faire renoncer à ce projet; nos prières nos supplications furent inutiles; il resta inébranlable dans sa résolution. Tout ce que je pus obtenir de lui, ce fut qu'il me laisserait l'accompagner.

Ce ne fut qu'un peu avant de franchir la frontière, que mon père, afin que s'il était arrêté ou tué je pusse le remplacer, me confia son secret.

Dans une cachette pratiquée dans le mur de sa chambre à coucher, cachette

qu'il me désigna de façon qu'il me fût facile de la découvrir, il avait enfoui dix mille francs en or.

Des diamants, représentant une somme beaucoup plus considérable encore, étaient joints à cet or.

Restait à savoir si depuis notre départ, notre maison n'avait pas été vendue ; vous comprenez donc aisément l'émotion que nous dûmes éprouver, quand, après un voyage de quinze jours, dont chaque minute avait été un danger, nous arrivâmes devant la porte de notre ancienne demeure.

— Je vois briller une lumière au salon du rez-de-chaussée, me dit mon père d'une

voix tremblante. Malheur! notre maison est occupée... Que faire?

— Entrez toujours, mon père, lui répondis-je.

— Sous quel prétexte? Mais, hélas, à quoi bon chercher un prétexte! Notre misère ne nous donne-t-elle pas le droit de demander l'aumône!

— Mon père, après avoir prononcé ces paroles, tira doucement, et comme il convient à un mendiant, le cordon de la sonnette.

— Babet, toi ici! m'écriai-je bientôt après, en reconnaissant une de nos anciennes domestiques dans la personne qui vint nous ouvrir.

Babet, tant nous étions, mon père et moi, changés par suite des privations que nous avions subies, fut quelques instants avant de pouvoir nous remettre ; mais lorsque mon père lui adressa la parole, au son de cette voix qu'elle avait entendue pendant tant d'années, elle poussa un cri plein de tendresse, et elle se précipita dans nos bras, en versant un torrent de larmes.

Le premier moment d'attendrissement passé, mon père demanda à notre vieille bonne comment il pouvait se faire qu'elle n'eût point quitté la maison.

— Hélas ! lui répondit-elle, je l'avais quittée, mais la nouvelle propriétaire — car votre maison a été vendue comme bien

national — m'a prise à son service, dans l'espoir que je lui ferais découvrir un trésor qu'elle prétend que vous avez caché ici, et dont elle croit que je connais l'existence.

— Et quelle est cette nouvelle propriétaire?

— Hélas! monsieur, c'est votre sœur...

— Ma sœur? répéta mon père en pâlissant. Ah ! oui, je comprends, elle a racheté cette maison pour pouvoir me la conserver ! Ce procédé me raccommode avec elle et me fait oublier le passé...

— Mais vous vous trompez étrangement, mon pauvre bon et cher maître ! s'écria Babet. Votre sœur est la personne qui vous

a dénoncé!...et elle ne s'est rendue coupable de ce crime qu'afin de s'enrichir de vos dépouilles!

A cette révélation de la perfidie d'une sœur, dont il avait déjà eu si souvent à se plaindre, mais qu'il n'eût jamais pu croire coupable d'une infamie pareille, mon père éprouva un tel saisissement qu'il manqua de perdre connaissance.

Cependant, le premier moment passé, il reprit un peu courage.

— Il est impossible, Babet, dit-il, que ma sœur soit aussi coupable que vous vous le figurez; il faut que vous ayez été abusée par de trompeuses apparences : au reste je vais savoir de suite, par moi-même à quoi m'en tenir.

— Qu'allez-vous faire, mon bon maître! s'écria Babet avec inquiétude.

— Voir si ma sœur osera livrer ma tête au bourreau !

— Oui, elle l'osera, reprit Babet avec force. Au nom du ciel, je vous en conjure, ne la voyez pas!

Toutes les prières et les supplications de notre fidèle domestique ne purent rien sur la volonté de mon père : il se refusait à croire sa sœur capable des sentiments qu'on lui attribuait.

Toutefois, comme le sort de ma mère et de mes sœurs était attaché à la réussite de notre voyage, et qu'aucune mesure de prudence ne devait être négligée, mon

père consentit à ce que Babet me cachât dans la grange qui se trouve située à côté de l'appartement que vous occupez en ce moment : de cette façon, si ma tante était telle que notre ancienne domestique le prétendait, et s'il devenait victime de sa confiance en elle, mon père laissait derrière lui un appui à sa famille et un vengeur.

Cette mesure de précaution prise, mon père m'embrassa tendrement et s'éloigna d'un pas ferme et rapide.

Je ne puis vous dire le serrement de cœur et le triste pressentiment que j'éprouvai en le perdant de vue dans l'obscurité.

Pendant les dix minutes qui s'écoulèrent

jusqu'à ce que Babet vint me retrouver, je restai en proie à une axiété profonde.

— Eh bien, ma bonne? demandai-je à la vieille femme d'aussi loin que je l'aperçus.

— Cela s'est mieux passé que je n'aurais jamais pu le croire, me dit-elle d'un ton joyeux; peut-être avais-je mal jugé votre tante. En voyant entrer votre père, elle est devenue d'abord très pâle; mais, se jetant bientôt à son col, elle l'a embrassé tendrement à plusieurs reprises, en lui disant : « Ah! mon pauvre Charles, que je suis donc heureuse de te revoir sain et sauf dans ta maison ! »

— Elle a dit dans ta maison!

— Oui, monsieur; j'ai même remarqué qu'elle a appuyé avec une affectation très marquée sur ces derniers mots...

— Tu vois, Babet, que tu t'étais trompée! Bonne tante, il me tarde de la dédommager par mes caresses des soupçons que nous avons eus sur elle. Je cours rejoindre mon père.

— Arrêtez, Edouard, s'écria Babet en me retenant vivement, je ne voudrais, pour rien au monde, vous affliger; mais je ne puis cependant vous laisser commettre une pareille imprudence. Oui, j'avoue que l'accueil fait par votre tante à votre père prouve en faveur de cette première, mais qui vous assure que cette bonté si subite ne cache pas un piége?

— Ah ! Babet, m'écriai-je avec indignation, c'est trop calomnier ma tante...

— Si vous la connaissiez comme moi, mon cher Edouard, vous sauriez qu'on ne peut la calomnier. Qu'elle se repente aujourd'hui de ses fautes passées, cela est possible; mais comme au total quelques grimaces sentimentales ne présentent pas, à mes yeux, des garanties bien solides, je vous conseille d'attendre encore un peu avant de prendre un parti. Songez que dans vos mains repose le sort de votre mère et de vos sœurs.

Il me répugnait de me cacher ainsi que me le conseillait Babet, mais elle insista tellement que je finis par céder à ses obsessions et consentir à ce qu'elle m'installât dans la grange.

— Au reste, me dit-elle, un passage secret existant entre cette grange et l'appartement que l'on vient de m'ordonner de préparer pour votre père, — passage secret dont ma maîtresse ignore l'existence, — votre réclusion momentanée ne vous sera pas bien pénible; vous verrez votre père tous les jours.

En effet, deux heures plus tard, mon père étant venu se coucher, je fis jouer un ressort qui déplaçait le ciel de son lit et j'entrai dans sa chambre.

— Edouard, me dit-il en me serrant sur son cœur et en inondant mes joues de larmes de joie, qu'il ne songeait pas à retenir, Dieu a béni notre courage!... Ta mère et tes sœurs sont sauvées!... Ta tante vient de me remettre les cinq cent louis en

or et les diamans que j'avais laissés ici, et qu'elle avait trouvés... Tu vois combien Babet se trompait sur son compte!...

Après une conversation qui dura plus de deux heures, je pris congé de mon père, et je fus me coucher dans la grange. Je dormais profondément, lorsque je me sentis secouer par le bras : c'était Babet.

— Avertissez votre père que sa sœur s'habille pour sortir, me dit-elle vivement. Il n'y a pas une seconde à perdre... elle va le dénoncer au comité révolutionnaire!...

Je m'empressai d'obéir à Babet : d'abord mon père ne voulut pas ajouter foi aux paroles de notre domestique; toutefois, comme il s'agissait du salut de se

enfants, il consentit enfin à se lever et à descendre.

A peine, caché par l'ombre, venait-il d'arriver à la porte qui donnait sur la rue, qu'il se trouva face à face avec ma tante.

— Où allez-vous à une pareille heure de la nuit ma sœur? lui demanda-t-il brusquement.

A cette apparition si inattendue, mon indigne parente poussa un cri de surprise et de terreur, et voulut cacher dans sa poitrine une lettre qu'elle tenait à la main mais mon père, encore plus prompt qu'elle, s'empara du papier.

— Je suis donc prisonnière dans *ma* maison! s'écria enfin ma tante, en retrouvant toute son audace et en laissant de

côté le masque trompeur de feinte douceur qu'elle avait conservé jusqu'alors.

— Jusqu'à ce que j'aie vu l'adresse que porte cette lettre, oui, madame, lui répondit mon père.

— Alors, vous vous opposerez par la force à ce que je sorte, si telle est ma volonté?

— Oui, madame, par la force! Babet! continua mon père en élevant la voix, Babet apporte une lumière.

Notre vieille domestique armée d'une lanterne apparut bientôt en jouant l'étonnement et le sommeil.

Mon père approcha aussitôt la lettre de la lumière : cette lettre, adressée au Co-

mité révolutionnaire, contenait une dénonciation fort détaillée de son arrivée et des instructions sur la manière dont on devait s'emparer de sa personne.

— Dieu seul possède un pouvoir assez étendu pour vous punir d'un crime pareil — dit mon père en s'adressant froidement à sa sœur — quant à moi, je ne veux qu'une chose, c'est ne pas être la victime de votre odieuse perfidie!... D'ici jusqu'à demain, c'est-à-dire jusqu'à l'instant de mon départ, je ne vous quitterai donc pas d'une minute... Je verrai ensuite, au dernier moment, à trouver, s'il le faut, un moyen de m'assurer de votre silence... S'il n'en est pas un autre que de vous brûler la cervelle ou de vous poignarder, je ne recule pas devant cette extrémité.

— Eh bien, monsieur, me dit Babet après m'avoir raconté cette trahison sans nom, avais-je raison de me défier de votre tante?

Le lendemain, mon père qui ne quittait pas d'une seconde sa sœur, me fit dire par Babet que nous nous remettrions en route une fois la nuit venue. Hélas! il comptait sans l'infernale perversité de mon abominable tante.

Huit heures venaient de sonner, et je m'attendais d'une minute à l'autre à voir apparaître mon père, lorsque Babet vint me trouver.

La pauvre fille était tellement émue qu'elle fut un moment sans pouvoir me parler, enfin elle m'apprit, en entremêlant

son récit de sanglots, que mon père, atteint d'une indisposition aussi grave que subite, à la suite du dîner, se trouvait dans un état des plus alarmants et qu'on allait le transporter dans son lit.

Jugez de quelle douleur immense je fus saisi à cette nouvelle ! Mon pauvre père livré sans défense à son implacable ennemie ! mon père mourant et ne pouvant, grâce à sa position d'homme mis hors la loi, profiter des secours d'un médecin ! C'était à devenir fou de désespoir !

Agenouillé quelques minutes plus tard aux pieds de son lit, je couvrais ses mains de larmes, et il devait lui-même modérer par ses exhortations ma douleur.

— Et penser que je ne puis rester près

de vous pour vous secourir et vous soigner, mon père, m'écriai-je ; oh ! cela est affreux.

— Pourquoi veux-tu me quitter, Edouard, me dit-il d'une voix qui s'affaiblissait de plus en plus.

— Mais ne faut-il pas que je veille à votre sûreté! Puis-je laisser à ma tante la facilité d'aller vous dénoncer!

— Cette crainte est superflue, me répondit-il, ma sœur ne songe plus à me livrer à mes bourreaux, car elle sait bien que je ne puis plus lui échapper.

— Que dites-vous, mon père ! m'écriai-je en éprouvant un de ces effrois sans nom qui arrêtent les battements du cœur.

— La vérité, mon fils, je suis empoisonné!

A cette révélation, je crois que la fureur l'emporta peut-être encore en moi sur le désespoir; la première pensée qui se présenta à mon esprit fut d'assassiner ma tante, et je me précipitai vers la porte pour aller accomplir ce sanglant projet. Mon père devina mon dessein :

— Reste ici, Edouard, me dit-il en accompagnant cet ordre d'un geste impérieux. La vengeance n'est permise qu'à Dieu et le remords n'est pas un vain mot. Mon fils, continua-t-il après une légère pause causée par les atroces souffrances qu'il endurait, une seule pensée affaiblit l'horreur de mes deniers moments, c'est celle de savoir que je laisse en toi un ap-

pui à ta mère et à tes sœurs. J'ignore de quelle façon tu pourras t'emparer de cet argent qui me coûte si cher et dont elles ont si besoin, seulement je suis certain que tu réussiras dans cette entreprise. Tu vois que tu n'as pas le droit d'exposer inutilement ton existence. Allons, sois homme et ne pleure pas ainsi. La mort n'est pas une séparation éternelle : on se retrouve au ciel!

Je ne vous raconterai pas, monsieur, l'agonie de mon père! Qu'il vous suffise de savoir qu'il mourut avant la fin de la nuit dans mes bras! Sa fin fut celle d'un saint et d'un martyr? Jamais on supporta plus noblement la souffrance! Pendant les deux derniers jours qui suivirent cette affreuse catastrophe je restai pour ainsi

dire privé de sentiment; je crois que sans la pensée du devoir qui me restait à accomplir, j'aurais suivi mon père!

Babet qui, dès qu'elle trouvait le moyen de s'échapper quelques instants, s'empressait d'accourir vers moi et venait mêler ses larmes aux miennes, fut pour beaucoup dans mon retour à la raison.

— Mon pauvre Edouard, me dit-elle un jour, n'oubliez pas que chaque heure qui passe est un siècle de souffrances pour votre famille... Il faut absolument que nous nous arrêtions à un moyen pour nous rendre maîtes de ces cinq cents louis que l'empoisonneuse a volés à votre père!...

— Je ne vois qu'un moyen, lui répondis-

je, et je suis prêt à l'employer. Je me cacherai, pour attendre la nuit, dans la chambre du monstre que j'assassinerai pendant son sommeil...

— Je ne m'opposerais certes pas à ce moyen si je le croyais praticable, me dit Babet ; mais il présente malheureusement trop de difficultés dans son accomplissement pour que je veuille m'y arrêter. D'abord, comme si un secret pressentiment l'avertissait du danger qu'elle court, ma maîtresse ne me laisse plus faire sa chambre dont elle emporte, chaque matin, la clef avec elle. Ensuite, vous pourriez être aperçu en traversant le jardin ; enfin, en supposant que vous réussissiez à poignarder l'empoisonneuse, comment expliquer sa mort à l'autorité qui viendrait

constater le décès? On a bien fait passer votre père pour un ouvrier mort d'une fièvre pernicieuse et aiguë, mais la blessure du fer ne se dissimule pas comme la trace du poison! Non, il faut renoncer à ce projet.

— Je ne puis cependant attendre. Toi-même, Babet, ne viens-tu pas de me dire que chaque heure de retard est un siècle de souffrance et d'angoisse pour ma famille?

— Aussi, je ne vous conseille pas d'attendre, M. Edouard! J'ai un projet...

— Parle, Babet, pour arracher ma mère à la misère et pour accomplir la dernière volonté de mon père, je ne reculerai devant rien.

— C'est que j'ai peur, Edouard, que vous ne vous moquiez de mon idée qui, au premier abord, j'en conviens, semble ridicule! Voici le fait : j'ai remarqué que ma maîtresse, depuis la mort de son frère, est toujours sombre, inquiète, agitée!... Au moindre bruit je la vois qui s'effraye, et l'on devine facilement chaque matin, à ses yeux fatigués et abattus, que la nuit a été pour elle sans sommeil. Avant-hier soir, après être restée longtemps plongée dans ses réflexions, elle s'est retournée tout à coup vers moi et d'une voix émue : « Babet, m'a-t-elle dit à propos de rien, crois-tu que les morts quittent parfois leurs tombes pour revenir sur la terre? » Oui, madame, lui ai-je répondu, je le crois. Elle n'a pas insisté, mais un moment après, le vent ayant ouvert brus-

quement une fenêtre, votre tante a poussé un cri déchirant, s'est levée de son fauteuil comme poussée par un ressort, et a été prise peu après par une attaque de nerfs qui a duré près d'une heure...

— Eh bien, Babet, que conclues-tu de cela ? Que le remords, comme l'a dit mon pauvre père un peu avant de rendre le dernier soupir, n'est pas un vain mot ?

— Je conclus, Edouard, que peut-être pourrions-nous bien, en faisant peur à l'empoisonneuse, obtenir d'elle l'argent qu'elle a volé à votre père, et que votre mère attend avec tant d'impatience.

— Certes ; mais comment lui causer cette peur ?

— Voilà où vous allez vous récréer. Je

pense que si vous vouliez jouer le rôle de revenant, c'est-à-dire vous déguiser chaque nuit en fantôme, pousser des cris et remuer des chaînes, il y aurait là de quoi atteindre le but que nous nous proposons.

A cette proposition grotesque, vous devez penser, monsieur, quelle fut ma réponse : un refus formel de me prêter à cette mascarade, qui me paraissait, ainsi que vous l'avez qualifiée vous-même tout à l'heure, un sacrilége.

— Vous avez tort, Edouard, reprit Babet, ce sont quelquefois les moyens les plus simples, les moyens de bonnes femmes, comme on dit, qui réussissent le mieux. Après tout, si vous avez de votre côté quelqu'autre idée, c'est différent ;

l'essentiel c'est que vous ne restiez pas dans une inaction qui agrave de jour en jour la triste position de votre famille!

— Que vous dirai-je, monsieur, Babet insista tellement que je finis par me rendre à son désir ; je consentis à jouer le rôle de spectre.

La première fois que ma tante entendit mes gémissements et le bruit produit par les chaînes que je remuais avec fracas, loin de se laisser aller à la peur, ainsi que l'espérait Babet, elle entra dans une grande colère.

Le second jour, elle ne dit rien ; le troisième elle tomba de nouveau dans une violente attaque de nerfs, et hier, enfin,

elle manifesta l'intention de vendre sa maison et d'aller s'établir à Grasse.

Votre arrivée ici, monsieur, et celle de l'officier qui vous accompagne, nous jetèrent, Babet et moi, dans un embarras extrême.

Renoncer à jouer notre triste comédie, juste au moment où deux militaires venaient d'entrer dans la maison, c'était éveiller les soupçons de l'empoisonneuse.

D'un autre côté, continuer mes apparitions, c'était m'exposer, si, comme Babet et moi le craignions, vous n'acceptiez pas cette intervention surnaturelle et que vous voulussiez aller au fond des choses,

c'était m'exposer, dis-je, à être découvert...

Au reste, l'événement prouve en ce moment, puisque me voici à votre discrétion, que notre crainte à cet égard n'était que trop fondée, et que nous avons eu tort, ma complice et moi, de suivre ce dernier parti...

— Non, mon cher monsieur, m'écriai-je, vous n'avez pas eu tort! Votre histoire m'a fort attendri; vos malheurs et ceux de votre famille me touchent jusqu'aux larmes, et vous pouvez compter sur moi! Ma présence ici vous sera utile : voici ce qu'il faut faire : vous, vous allez d'abord regagner votre asile, moi je vais tirer un coup de fusil, crier au secours, et jouer ensuite la frayeur avec une telle perfec-

tion, que je veux que le diable m'emporte si je ne parviens pas à faire mourir de peur, et cela dans toute l'acception de ce mot, cette infâme empoisonneuse. Une poignée de main, jeune homme; mes respects à madame votre mère et à mesdemoiselles vos sœurs et partez!

A présent, continua Anselme, tu sais aussi bien que moi la fin de l'histoire; j'espère que tu ne m'accuseras plus d'avoir montré trop de dureté envers cette scélérate abominable.

Elle n'a que ce qu'elle mérite, et encore je trouve, si c'est possible, qu'elle méritait davantage.

Je remerciai Anselme de sa complai-

sance, et je ne fis aucune difficulté d'avouer qu'il avait, dans cette circonstance, agi avec autant d'adresse que de prudence et de loyauté.

CHAPITRE XXXIII

—

Anselme avait terminé son récit depuis près d'une demi-heure, et nous marchions à côté l'un de l'autre, gardant chacun le silence et livrés à nos réflexions, lorsque plusieurs coups de fusil, tirés à peu de pas de nous, nous firent lever la tête.

Nous aperçumes une troupe de gens déguenillés qui s'excitaient par leurs cris à poursuivre un jeune homme qui fuyait devant eux.

L'inconnu que l'on chassait ainsi, comme si c'eût été une bête fauve, courait avec une rapidité presque fabuleuse ; franchissant, avec la légèreté d'un daim, les haies et les fossés qui se trouvaient sur son passage, il gagnait à vue d'œil du terrain sur ses ennemis, et il était évident que si une balle ne l'atteignait, il ne devait pas tarder à leur échapper.

En effet, profitant bientôt d'un bois situé dans la direction qu'il suivait, et dans lequel il se jeta à corps perdu, il disparut bientôt à nos regards.

Cette scène s'était passée si promptement, que nous n'avions pas eu le temps, Anselme et moi, de nous communiquer nos observations, lorsque les gens déguenillés, qui poursuivaient le jeune homme, ayant renoncé à l'atteindre, revinrent près de nous.

— Pourquoi donc traquiez-vous ainsi cet homme, citoyen, demandai-je à l'un des deux en l'arrêtant au passage.

— Ah! le misérable! me répondit-il, c'est un fédéraliste qui conspire avec l'étranger, et qui a juré d'incendier la ville de Grasse.

— Et vous, citoyen, qui êtes-vous donc?

— Moi, je suis un garde national!

— Je parierais ma tête, — me dit Anselme lorsque les gardes nationaux se furent éloignés — que ce malheureux qu'ils avaient pris pour cible est tout aussi innocent de la conspiration dont on l'accuse, que nous le sommes toi et moi.

— Qui te fait penser cela, Anselme?

— Parbleu! l'expérience. En temps de révolution, ce sont toujours les conspirateurs qui poursuivent les gens honnêtes, et non pas les gens honnêtes qui poursuivent les conspirateurs.

— Le fait est que cela se voit assez souvent.

Il était près de cinq heures lorsque nous arrivâmes à Grasse.

Notre entrée dans la ville fût loin d'être triomphante, car les hommes de notre bataillon étaient pour la plupart dans un tel état de maladie ou de dénuement que nous ressemblions plutôt à des mendiants et à des pensionnaires d'hôpitaux qu'à des soldats.

Le lendemain, lorsque nous dûmes nous remettre en route, personne ne se présenta à l'appel, et le commandant se vit contraint à remettre au lendemain le départ.

Abattus par les souffrances, les privations; exaspérés par la misère qu'ils avaient endurée, nos hommes se mirent alors en révolte complète et déclarèrent que puisqu'ils étaient des volontaires, ils refusaient d'aller en avant.

Notre commandant n'ayant aucun moyen de se faire obéir, dut, pour sortir de la position difficile dans laquelle le plaçait cette espèce de rébellion, recourir au Directoire du district.

Le Directoire du district après une enquête fort sommaire, qui lui servit à sauvegarder sa dignité en l'empêchant de paraître céder à la menace, déclara qu'en effet l'état du bataillon était tel qu'il ne pouvait continuer sa route ; que provisoirement nous resterions à Grasse, en attendant que les représentants pussent donner l'ordre de nous faire expédier les effets d'habillement et d'équipement dont nous avions un absolu besoin.

Cette décision fut, quant à moi, d'autant plus agréable, que l'hôte chez lequel

je me trouvais depuis la veille m'avait admirablement accueilli et me plaisait beaucoup.

C'était un parfumeur, célibataire, âgé au plus de trente ans, et doué, du moins il m'avait semblé tel à la première vue, de beaucoup d'esprit : il se nommait Verdier.

— Je suis charmé, citoyen, me dit-il lorsqu'il me vit revenir chez lui, de la décision prise par le Directoire du district, décision qui me permet de vous garder plus longtemps : il me semble que nous devons sympathiser! Pas de remercîments et pas de compliments, je vous en conjure. Je suis un garçon tout franc, un peu brouillon, très bavard, mais ayant un bon cœur et aimant à rire. Votre société, car il en

m'a pas fallu longtemps pour m'apercevoir que vous n'êtes pas un fanatique et qu'on peut causer avec vous, m'offrira une grande ressource : je m'ennuie à mourir...

— Vous me semblez cependant doué d'un caractère assez gai...

— Très gai, c'est vrai; mais vous comprendrez que quand on ne voit toute la journée que des gens qui tremblent ou qui veulent faire trembler, le soir venu on soit dégoûté de l'espèce humaine : or, c'est ce qui m'arrive...

— Vous n'êtes donc pas républicain ?

— Moi? le sais-je. Oh! ne croyez pas que ce soit la méfiance qui me fasse vous répondre d'une façon aussi évasive!.. Je ne

sais pas au juste, je vous le répète, ce que je suis...

— Voilà un aveu qui me semble assez naïf.

— Mon Dieu, il ne prouve qu'une chose, c'est que je suis plus franc que le reste des hommes. Après tout, en y réfléchissant froidement, vous conviendrez qu'il y a énormément de gens — vous peut-être le premier — qui ne savent aujourd'hui à quelle idée s'arrêter, quelle ligne de conduite suivre; seulement, manquant pour la plupart du temps de courage, ils n'osent proclamer tout haut leur indifférence ou leur indécision...

— Je ne partage pas cette opinion. Je trouve au contraire que par le temps où

nous vivons les positions sont assez nettement dessinées pour que chacun sache ce qu'il désire et ce qu'il veut...

— Ah ! vous croyez cela, vous? Ne sondons pas les mystères que l'avenir dérobe à notre faible vue, et regardons le présent. Approuvez-vous donc l'assassinat, le vol, la trahison, le manque de bonne foi, la profanation de tout ce qui est saint et respectable? Non ? alors vous n'ètes pas républicain. Vous extasiez-vous devant cet égoïsme de la noblesse française qui l'a poussée à s'exiler à l'étranger et à abandonner son roi ; devant la faiblesse montrée par la cour; devant l'institution de la monarchie, tellement sapée aujourd'hui à sa base et détraquée à son sommet, qu'elle s'écroule de toutes parts ? Pas davantage.

Quant à moi, lorsque je verrai poindre à l'horizon un roi absolu ou bien une république honnête, alors je me déciderai à prendre un parti. D'ici là, je me contenterai d'avoir de la pitié pour les victimes et de la haine pour les bourreaux.

Depuis cette conversation, nous eûmes, Verdier et moi, le bon sens de ne plus jamais parler politique; je prie le lecteur de croire que nos causeries du soir n'en furent pas moins agréables pour cela.

Il y avait une semaine passée que le bataillon se reposait à Grasse, lorsqu'un matin, ne sachant que faire, je pris un fusil de munition, et le chargeant avec de la cendrée, je m'en fus parcourir les

champs avec l'intention de tuer quelques oiseaux.

Il était près de deux heures de l'après-midi, et je songeais déjà à retourner en ville, lorsque j'aperçus de fort belles ruines qui surmontaient une colline assez haute et escarpée, située à peu près à un quart de lieue de l'endroit où je me trouvais.

Un laboureur, qui travaillait dans les environs et que j'interrogeai, m'apprit que ces ruines avaient été autrefois une maison de Templiers; je résolus de les visiter.

Parvenu aux pieds de ces murs épais, qui avaient dû subir le choc de tant d'assauts, et que le temps seul avait pu dé-

truire, je m'assis sur une pierre, et je me mis à contempler les hauts et anciens donjons de l'antique château, en me représentant les scènes animées, joyeuses ou sanglantes dont ils avaient dû être les témoins.

Saisi peu à peu par le charme que me présentait cette évocation du passé, je me laissai aller à une rêverie qui m'absorba tellement que j'oubliai bientôt et l'heure de mon repas qui allait sonner, et la distance qu'il me restait à franchir pour aller à Grasse.

J'ignore combien de temps eût duré cette rêverie, si une voix dure et impérieuse qui retentit tout à coup derrière moi, ne fut venue m'en arracher.

Je me retournai vivement, et que le lecteur juge de la surprise que je dus éprouver lorsque j'aperçus deux hommes, l'un jeune et l'autre assez âgé, du moins à en juger par leur contenance, dont le visage était recouvert par un bandeau d'un léger taffetas noir qui voîlait entièrement leurs traits.

Mon étonnement ne tarda pas à faire place à la crainte, quand en voulant saisir mon fusil que j'avais placé à mes côtés, je vis que le plus âgé des deux hommes masqués s'en était emparé.

— Qui vous a permis de toucher à mon arme? m'écriai-je avec fermeté et d'un ton impérieux, afin de tâcher de lui en inspirer par ma contenance.

A cette question, l'homme masqué se retourna vers son jeune compagnon, et éclatant de rire :

— Que penses-tu de cette question, Edmond? lui demanda-t-il. Quant à moi, je ne te dissimulerai pas qu'elle me semble extrêmement plaisante. Ce militaire doit être doué d'une rare naïveté d'esprit! Veux-tu que nous nous amusions un peu à ses dépens?...

— Vous amuser à mes dépens, repris-je en sentant le rouge de la colère me monter au front. Je doute que vous réussissiez; citoyens.

— Ah! ah! tu te fâches, s'écria mon mystérieux interlocuteur.

— Cet officier a raison, dit le jeune

homme en interrompant son compagnon. Ta conduite, mon ami, n'est pas, en cette circonstance, ce qu'elle devrait être; une épaulette française se respecte toujours...

— C'est selon qui la porte! s'écria avec violence l'insolent personnage. Au reste, tu sais nos conditions : nous nous devons une alliance défensive, mais, à cela près, nous sommes libres chacun de nos actions personnelles!... J'ai donc le droit d'interroger ce militaire.

— C'est juste, tu as ce droit, répondit le jeune homme.

— Et celui aussi, si bon me semble, de lui brûler la cervelle, dans le cas où ses

réponses ne seraient pas ce qu'elles doivent être.

A ces paroles, que son compagnon prononça avec une grande violence, le jeune homme fit un signe affirmatif de tête, comme à regret, et garda le silence.

— A présent que tu es averti, et que tu sais ce qui te menace, réponds ou tais-toi, selon que bon te semblera, continua le masque en s'adressant à moi. Je n'en vais pas moins commencer mon interrogatoire.

— Répondez, citoyen, je vous en conjure! me dit alors le jeune homme d'une voix douce et suppliante.

Mon interlocuteur, en entendant son

compagnon me parler ainsi, haussa les épaules, et se retournant vers moi :

— Quelle est ton opinion politique ? me demanda-t-il.

— Je suis et je serai toujours républicain.

— Ce n'est pas là répondre. Es-tu fédéraliste ou montagnard ?

— Ni l'un ni l'autre, car les fédéralistes veulent perdre la France, et les Montagnards la déshonorent...

— C'est ce que beaucoup de gens sensés pensent ! s'écria le jeune homme. Allons, mon ami, je crois que tu n'as rien à reprendre dans les paroles que cet officier

vient de prononcer? Le soleil disparaît à l'horizon... partons...

— Tu te contentes facilement, Edmond! cette réponse ne me satisfait nullement... et je veux...

— Que veux-tu, Gérard?

— Ma foi, purger la terre d'un sans-culotte dangereux! Fusiller cet homme!

A cette menace prononcée avec une véhémence qui montrait à quel point elle était sérieuse, mon cœur se serra douloureusement, mais rappelant à moi toute ma force de volonté pour ne point laisser deviner mon émotion :

— Il fallait m'avertir de suite que vous étiez des voleurs et des assassins, m'é-

criai-je, de cette façon j'eusse évité la honte de discuter avec vous! Je ne vous demande à présent qu'une grâce, que vous me permettiez d'écrire un mot à ma famille, et vous, monsieur, continuai-je en m'adressant particulièrement au plus jeune des deux hommes masqués, vous, qui, moins endurci dans le crime, m'avez montré quelque pitié, promettez-moi que vous ferez passer cette lettre au citoyen Verdier, chez qui je demeure, à Grasse...

— Vous demeurez chez Verdier! s'écria le jeune homme avec surprise; alors je vous connais et vous n'avez plus rien à craindre. Gérard, poursuivit-il en s'adressant à son compagnon, fais-moi le plaisir de laisser cet officier tranquille! Ah! ne réponds pas... ou je me fâcherai!... Or,

tu sais que quand je me fâche, il ne fait pas bon d'être l'objet de ma colère...

Le jeune homme prononça ces paroles d'un ton tellement impérieux que je craignis un moment qu'elles n'excitassent la brutalité de son compagnon; il n'en fut rien : baissant la tête et rongeant son frein, ce dernier les accueillit avec une grande soumission.

— Tu me permettras bien, Edmond, lui dit-il seulement, de garder le fusil dont je me suis emparé...

— C'est trop juste! Allons partons.

— Citoyen, me dit le jeune homme en se dirigeant vers l'intérieur des ruines du château, et en m'adressant un gracieux

salut, veuillez, je vous en prie, être assez complaisant et assez bon pour vouloir reprendre et conserver pendant dix minutes la place que vous occupiez lorsque nous sommes venus vous déranger.

Je m'empressai d'obéir à cette invitation.

Dix minutes plus tard, lorsque je me retournai, les deux hommes masqués avaient disparu !

Aussi intrigué que confus de cette aventure, je me hâtai de me remettre en route pour la ville, où je n'arrivai que la nuit.

— Eh bien, infatigable Nemrod, qu'avez-vous donc fait de votre gibier, me demanda Verdier en me voyant entrer. Je

n'aperçois pointer ni les cornes d'aucun cerf, ni la hure d'aucun sanglier !... Tiens ! mais voilà qui est plaisant... vous revenez sans fusil !...

— Oui, Verdier, j'en conviens, j'ai été désarmé par surprise...

— Comment désarmé ! Quelle histoire me contez-vous là ? Etes-vous donc tombé entre les mains d'une bande d'Autrichiens égarés sur le sol français ?

— D'une bande d'Autrichiens pas précisément, mais entre les mains de deux voleurs de grande route.

Verdier comprit bien vite, à mon air sérieux, que je ne plaisantais que du bout des lèvres, et que ce je disais était vrai : l'étonnement que lui causa cette découverte

fut si réel qu'il suffit pour dissiper un léger soupçon que je conservais sur lui.

— Racontez-moi donc vos aventures, reprit-il avec un air d'intérêt véritable.

— J'y consens d'autant plus volontiers que l'un de mes deux voleurs, si je ne me trompe, est — passez-moi le mot — un de vos amis... ou du moins s'il ne l'est pas, il faut qu'il vous ait en singulière estime, car, en m'entendant prononcer votre nom, il a pris ma défense contre son compagnon avec un feu et un zèle dont je ne puis lui être trop reconnaissant. Après tout, je dois avouer que votre ami avait été, dès le début de mon arrestation, beaucoup plus convenable que son camarade.

Verdier, que je regardais tout en lui parlant, me parut si embarrassé, si confus, ses joues se couvrirent d'une rougeur si subite que je ne pus m'empêcher de remarquer ce changement.

— Mon ami, me dit-il après un moment de silence assez embarassant pour nous deux, je ne vous dissimulerai pas que l'un des deux hommes qui vous ont arrêté est, si je ne me trompe, l'un des meilleurs amis que je possède! Soyez assez bon, je vous en conjure, pour ne parler à personne de votre aventure ; — aventure qui, soit dit en passant, ne vous fait pas honneur, car un militaire qui se laisse désarmer, que ce soit par surprise ou autrement, n'en reste pas moins ridicule ; — une indiscrétion de votre part pourrait

occasionner un irréparable malheur, et plonger toute une honnête famille dans un profond désespoir! Puis-je compter sur votre silence!

— Si vous me jurez, sur votre honneur, Verdier, que ces hommes masqués ne sont ni des voleurs ni des assassins, alors je me tairai.

— Oh! quant à cela, je vous le jure : le plus agé des deux, que je crois aussi connaître, ne pratique peut-être pas une morale bien évangélique, et sa conduite, sous le rapport de la justice, laisse peut-être aussi beaucoup à désirer... Mais quant à être un voleur de grande route, jamais une pareille idée ne s'est présentée à son esprit : on pourrait lui confier un million sans crainte.

— Et son camarade, ou son compagnon?

— Celui-là, c'est tout autre chose. Figurez-vous la bravoure, l'honneur, la loyauté en personne! une âme de héros avec la sensibilité d'un enfant.

— Savez-vous que vous m'intriguez énormément!...

— J'espère d'ici à peu pouvoir vous donner la clef de cette énigme. A présent, c'est un secret qui ne m'appartient pas.

Le surlendemain du jour où nous eûmes cette conversation, Verdier me proposa de l'accompagner à un bourg nommé Latourette, situé à deux lieues de la ville de Grasse, et où demeurait sa famille.

Il s'agissait d'assister à la noce d'une des cousines de mon hôte qui épousait un libraire.

N'ayant rien qui me retint, car grâce au manque absolu de discipline qui régnait alors dans notre bataillon, à moitié, pour ne pas dire tout à fait désorganisé, mes fonctions d'adjudant se réduisaient à peu près au port de mon uniforme, j'acceptai l'offre de mon nouvel ami.

CHAPITRE XXXIV

—

La maison devant laquelle nous nous arrêtâmes en arrivant à la Tourette était, sans contredit, celle qui paraissait, à en juger par l'apparence, la plus riche du bourg.

Des sons de violon et des éclats de rire qui arrivèrent jusqu'à nous, lorsque nous frappâmes à la porte, me surprirent d'autant plus agréablement que j'étais depuis longtemps, c'est à dire depuis la révolution, déshabitué à la gaîté.

L'entrée de Verdier dans le salon où nous trouvâmes une réunion assez nombreuse, fut triomphante, et me montra à quel point mon hôte était aimé : ce fut une véritable ovation.

Quant à moi, on m'accueillit avec une grande cordialité.

Parmi les convives de la noce, je ne tardai pas à remarquer cinq jeunes gens qui tous se ressemblaient d'une façon vraiment extraordinaire, et présentaient le

type le plus admirable que l'on puisse imaginer de la force unie à la grâce.

Je doute que jamais réunion de cinq hommes pareils se soit trouvée réunie dans un salon.

— Quels sont donc ces jeunes gens? demandai-je à Verdier.

— Ce sont mes cousins germains, me répondit-il, et les frères de la mariée...

— Ma foi, vous avez le droit de vous vanter, Verdier, de posséder pour parents les plus beaux hommes de tout votre dé partement peut-être même de toute la France!

— Oh! si vous connaissiez leur frère

cadet, me répondit-il, que diriez-vous donc alors ?

En ce moment, on vint nous avertir que le dîner était servi.

Grâce aux vins généreux qui couvraient la table, et grâce surtout à l'entrain de Verdier, le repas de noces fut d'une gaîté charmante.

Pendant près de deux heures, nous oubliâmes et les horreurs que la Révolution traînait à sa suite et les calamités dont la France était menacée.

On venait de servir le dessert, lorsque la porte de la salle à manger s'ouvrit discrètement et qu'un nouveau venu, revêtu d'un habillement de chasseur et recouvert

d'un ample manteau, se présenta devant nous.

— Bonsoir, mes amis! dit-il en entrant, puis se dirigeant aussitôt vers la mariée il l'embrassa tendrement en ajoutant : bonne petite sœur que je suis donc heureux de te voir!

L'apparition de ce personnage produisit sur les convives une impression profonde et que je ne pus m'expliquer.

Pâles, silencieux, les yeux baissés, tous ces gens, qui naguère faisaient retentir des éclats de leur gaîté les voûtes de la salle, semblaient alors frappés de stupeur.

Un seul parmi les convives laissa échap-

per une exclamation de joie : ce fut mon hôte Verdier.

Quant aux cinq beaux jeunes gens que j'avais remarqués, ils quittèrent précipitamment leurs places, et s'élançant vers le nouveau venu, l'embrassèrent avec des transports et un attendrissement pleins de tendresse.

Je crus entendre qu'ils l'appelaient frère !

L'entrée de l'inconnu avait été si subite, et ses frères en l'entourant l'avaient soustrait si vite à mes regards, qu'à peine m'avait-il été donné de l'apercevoir.

Aussi, lorsque se dérobant à leurs étreintes il prit place à la table à côté

de Verdier, me mis-je à l'examiner avec la plus vive attention.

Jamais je n'oublierai l'admirable perfection de ses formes et la mâle beauté de son visage; l'Antinoüs antique était dépassé.

Dans son regard limpide, comme celui d'une jeune fille, brillait une noble audace et une rare intrépidité; on comprenait que ce jeune homme était une de ces natures exceptionnelles, enthousiastes du beau et du bien, qui ne peuvent jamais se plier aux exigences de la société et portent toujours hauts et leur tête et leur cœur.

Jamais mensonge n'avait dû souiller ses lèvres.

— Quoi, mes amis, dit-il en promenant lentement autour de lui son regard, la terreur vous a-t-elle donc conduits à ce degré d'abaissement que vous ayez peur de me reconnaître et de me serrer la main. Rassurez-vous, si jamais l'un de vous était poursuivi pour s'être assis à la même table que moi, j'irais trouver les bourreaux jusque dans leur antre, et je leur apporterais ma tête à la place de la sienne?...

Ces paroles, qui répondaient à la pensée secrète des convives, amenèrent la rougeur de la honte sur le front des plus généreux, et plusieurs, pour expier leur faiblesse, se hâtèrent d'aller serrer la main du jeune homme.

— Mon cher Edmond, dit la mariée en

s'adressant à ce dernier, ce n'est pas la crainte d'être compromis par ta présence qui pèse ainsi sur la gaîté de nos amis, mais bien celle de ton imprudence, qui te fait t'exposer avec tant de légèreté.

— J'ai peut-être eu tort, en effet, de quitter ma tanière, répondit celui que l'on nommait Edmond ; mais que veux-tu, ma bonne Sidonie, la vie que je mène, si cela peut s'appeler vivre, est si triste et si affreuse, que je n'ai pu résister au désir de me retrouver à une fête !... Franchement, je suis si malheureux que l'échafaud n'a rien qui m'épouvante !... Et puis, après tout, à quel danger suis-je donc exposé ici ? Personne ne m'a vu venir, la nuit est sombre, la campagne déserte et je suis armé. Parmi tous les convives qui en-

tourent cette table, je ne vois que des figures amies, que des camarades de mon enfance... Pas un visage suspect qui puisse cacher une pensée de trahison !..... Rassure-toi donc, ma bonne Sidonie, et goûte en paix ton bonheur !

Le jeune homme achevait de prononcer ces paroles, lorsque ses yeux m'aperçurent pour la première fois ; caché par un énorme bouquet de fleurs qui s'élevait au bout de la table où je me trouvais, j'étais resté jusqu'alors hors la portée de son regard.

En m'apercevant donc, dis-je, pour la première fois, Edmond ne fut pas maître d'un mouvement de surprise ; mais, prenant aussitôt bravement son parti :

— Citoyen, me dit-il, en me saluant d'un signe amical de tête, le hazard vous offre votre revanche. Un mot de vous, et je suis perdu !...

Ces paroles énigmatiques produisirent une grande sensation sur les invités, et tous les regards se portèrent vers moi.

— Citoyen, lui répondis-je en affectant un étonnement profond, je ne vous comprends pas. Il est probable que vous êtes le jouet de quelque ressemblance, car jamais, avant ce jour, je n'ai eu le plaisir de me trouver avec vous.

Quoique les invités voulussent affecter une gaîté et une assurance que démentait leur contenance embarrassée, la fin du

dessert ne ressembla pas au reste du dîner, et l'on se leva bientôt de table.

— Mon cher ami, me dit Verdier à voix basse, venez un instant avec moi, je vous prie. J'ai un grand service à vous demander.

Je suivis mon hôte sans prononcer une parole : nous entrâmes bientôt tous les deux dans une petite chambre qui était située au rez-de-chaussée, sur le derrière de la maison et donnant sur la campagne.

Assis au coin d'un grand feu qui flambait joyeusement dans la cheminée, se trouvait Edmond.

Verdier se hâta de refermer sur nous

la porte, puis se tournant vivement de mon côté :

— Mon cher ami, me dit-il, je ne vous remercierai pas de votre discrétion, car ce que vous venez de faire pour mon parent, je l'eusse à coup sûr fait pour vous.

— Mais je ne comprends pas, Verdier.

— Inutile de continuer cette comédie, reprit le parfumeur; nous sommes seuls ici et personne ne peut nous entendre. Je sais bien que la première fois que mon cousin Edmond et vous, vous vous êtes rencontrés, son visage était recouvert d'un masque, et qu'à la rigueur, vous pourriez ne pas le reconnaître; mais ce nom d'Emond que vous avez retenu, sa voix que vous avez entendue, cette amitié

qui, je vous l'ai avoué, existait entre le plus jeune de vos agresseurs et moi, enfin cette position de fugitif et de proscrit qui est celle d'Edmond, sont des indices qui doivent équivaloir pour vous à une certitude...

— Puisque nous parlons à cœur ouvert, mon cher Verdier, alors je vous répondrai que cinq minutes après l'arrivée de votre cousin j'avais déjà fait toutes ces observations. Je m'empresse d'ajouter que quoique j'ignore complètement à quelles causes monsieur doit d'être proscrit, je suis persuadé que ces causes sont honorables.

— Merci, monsieur, de la bonne opinion que vous voulez bien avoir sur mon compte, s'écria alors Edmond en me

serrant énergiquement la main; en mon âme et conscience je crois que je la mérite!... Au reste, si vous désirez connaître ma simple histoire, je suis tout prêt à vous la raconter...

— Si ce récit ne vous est pas trop pénible à faire, je serais, en effet, charmé de l'entendre...

— Pourquoi me serait-il pénible? Je n'ai rien à me reprocher!... Voici donc en peu de mots...

— Je demande la parole, s'écria Verdier en interrompant son cousin et en se tournant de mon côté: Edmond, quoique je me mette nullement en doute sa véracité, éprouve une telle aversion pour les compliments, qu'il ne manque jamais,

quand il se met en scène, d'affaiblir ses mérites et d'amoindrir autant que possible ses qualités... Je demande donc à le remplacer dans le rôle de narrateur.

— Accordé ! dis-je en riant.

Verdier, sans perdre de temps, rapprocha sa chaise de la mienne et s'empressa de prendre la parole de peur d'être devancé par son cousin.

— Lorsqu'Edmond naquit, poursuivit-il, j'avais alors vingt ans ; or, comme je ne l'ai jamais perdu de vue depuis, je me crois plus en droit que qui que ce soit de prétendre le connaître. Edmond, dès sa plus tendre jeunesse, annonça des dispositions belliqueuses tout à fait en désaccord avec les idées que son père, mon

oncle, avait sur son avenir, car il rêvait pour son fils la prêtrise.

Disciplinant les petits vagabonds des environs, et les formant à la tactique militaire, qu'il semblait avoir devinée, Edmond ne tarda pas à se trouver à la tête d'une véritable armée de gamins qui, se signala bientôt par de telles prouesses sur les communes voisines, que le père d'Edmond, désespéré des instincts que montrait son fils, et renonçant à les lui faire perdre, dut abandonner l'idée de faire entrer ce précoce chef de partisans dans les ordres.

Envoyé à Grasse pour y commencer ses études, Edmond, de turbulent et d'indiscipliné qu'il était, devint un travailleur remarquable, et ses progrès furent tels

qu'il était à dix-sept ans le plus jeune et le plus brillant étudiant de l'université d'Aix, où il prit ses grades et fut nommé avocat avec un succès prodigieux.

Bon et généreux à l'excès, Edmond, pendant son séjour à l'Université, acquit, sans la rechercher et sans s'en douter, une immense influence sur ses camarades.

Prodigue de sa bourse et de coups d'épées, le malheureux et le persécuté étaient sûrs de trouver en lui protection et secours.

Enfin arriva la révolution.

Vous devez comprendre avec quel enthousiasme mon cousin accueillit les idées

généreuses et les belles utopies des novateurs.

L'abolition des priviléges, l'affranchissement du peuple, cette fraternité touchante et universelle que l'on présentait comme une chose si facile, trouvèrent en lui le champion le plus fervent et le plus dévoué de toute notre province.

Edmond, populaire dès son début, car tous ses amis de l'Université, qui avaient été à même de l'apprécier, prônaient et chantaient partout ses louanges; Edmond, dis-je, après avoir organisé avec une rare habileté la garde nationale de Grasse, devint presque de suite administrateur, président du district.

Je me rappelle encore l'enthousiasme

que le jeune élu montrait alors pour la liberté : il était ivre de patriotisme et de bonnes intentions ; il croyait à la fraternité du monde entier !

Hélas ! ce beau rêve dura peu : Les hommes rusés et pratiques voyant le succès de la révolution grandir de jour en jour, ne tardèrent pas à se montrer et à fouler aux pieds les dupes généreuses qu'ils avaient mises en évidence à l'heure du danger, et qu'ils renversaient le moment de la récolte venu.

Edmond fut d'abord destitué de son poste d'administrateur président du district, mais la popularité dont il jouissait alors était telle que le peuple se révolta à cette injustice et que les habiles durent lui rendre ses fonctions.

Seulement à partir de ce moment, une ligue contre mon cousin se forma parmi les habiles qui, connaissant ses bonnes intentions et craignant sa loyauté, comprirent que sa perte était nécessaire à l'impunité de leurs crimes.

On commença donc à faire agir la calomnie et à représenter Edmond comme un aristocrate.

Les habitudes d'élégance de mon cousin donnèrent peu à peu une certaine consistance à ces propos, et l'indignation qu'il montra publiquement aux premiers excès que commit la révolution, finirent par lui aliéner l'esprit des masses.

Enfin les choses en arrivèrent à un tel point que les amis d'Edmond commen-

cèrent à trembler pour sa propre sûreté et lui conseillèrent de prendre la fuite.

A toutes nos remontrances et prières, Edmond nous répondait toujours avec le même sangfroid : « A quoi bon me cacher, puisque ma conscience ne me reproche rien ? »

Dans la maison où demeurait Edmond habitait un pauvre ménage d'ouvriers à qui il avait souvent rendu service ; ces braves gens avaient deux petites filles âgées de six et sept ans, que mon cousin avait pris en affection et qu'il aimait comme si elles eussent été ses enfants.

Un soir que mon cousin rentrait chez lui, il fut, ainsi qu'il en avait l'habitude, embrasser ses petites protégées dans leur

berceau : quoiqu'il fût alors assez tard les enfants ne dormaient pas : elles l'attendaient.

— Mon bon Edmond, lui dit la plus âgée des deux petites, il est venu tantôt des gendarmes avec beaucoup de vilains hommes armés de piques pour te chercher!... Ils ont fait promettre à papa et à maman de ne rien te dire, et ils doivent revenir cette nuit pour te conduire en prison!... Sauve-toi, mon bon ami, sans cela ces méchants te feraient du mal!...

Edmond embrassa tendrement la charmante enfant, et vaincu par l'acharnement que l'on mettait à le poursuivre, il se décida enfin à prendre la fuite.

A peine venait-il de mettre le pied dans la rue, qu'au bruit produit par la marche régulière d'une patrouille qui s'avançait, il voulut rétrograder et prendre une autre direction; mais, hélas! il n'avait pas fait encore vingt pas, qu'il s'aperçut que du côté opposé débouchait également un autre détachement de troupes.

Vous m'avouerez que dans une position aussi désespérée tout homme eût perdu la tête; Edmond seul pouvait conserver son sangfroid et sa présence d'esprit.

Son parti fut bientôt pris.

Se blottir dans un angle de maison, c'était se livrer; essayer de rompre par la force le cercle de baïonnettes qui l'enveloppait, c'était se dévouer sans au-

cune chance de succès à une mort certaine.

Edmond ramassa plusieurs pierres que, par bonheur, il trouva à ses pieds, et se mit à les lancer en hauteur, de façon qu'elles retombassent soit sur la tête des gendarmes, soit derrière eux.

Ceux-ci se croyant attaqués, se retournèrent pour courir après l'ennemi invisible qui les harcelait, et Edmond donnant, selon que les gendarmes s'éloignaient de lui, une plus grande portée à ses projectiles, finit par faire dépasser à la patrouille, induite en erreur, une rüe adjacente par laquelle il put se sauver.

CHAPITRE XXXV

Depuis cette époque, la vie d'Edmond n'a plus présenté qu'une suite non interrompue de privations et de dangers. Il y a quelques jours qu'un aubergiste l'a dénoncé au comité révolutionnaire ; le len-

demain, il fut poursuivi par les gardes nationaux de notre ville, qui lui tirèrent un grand nombre de coups de fusil!...

— Quoi, m'écriai-je en interrompant Verdier, c'est votre cousin qui a meurtri à coups de crosse de pistolet la figure du maître de l'hôtellerie située entre Draguignan et Fayence! Ma foi, je ne puis que lui en faire mon compliment, car ce gredin méritait bien cette correction. Quant à la dernière poursuite dont vous me parlez, n'a-t-elle pas eu lieu le jour même de l'arrivée de notre bataillon à Grasse?

— Oui, justement! Mais comment pouvez-vous savoir cela?

— Parbleu! par l'excellente raison que j'ai été moi-même témoin de cet événe-

ment. Un des gardes nationaux que j'interrogeai alors me dit que cet homme, que l'on chassait avec un tel acharnement, était un conspirateur et un traître vendu à l'étranger.

— Oh! la reconnaissance du peuple! s'écria alors Edmond en soupirant profondément et sans achever sa pensée.

— Mon cher monsieur, lui répondis-je, le peuple n'est pas aussi ingrat que vous pourriez le croire, en sacrifiant, ainsi qu'il le fait souvent, ceux qui veulent réellement son bien-être, car le peuple, avec cet instinct exquis qu'il possède à certaines heures, ne peut avoir confiance en ceux qui lui ont doné l'exemple de la révolte et qui, il le devine, ne se servent de lui que comme d'un instrument...

— Laissons la politique de côté, dit Verdier en nous interrompant, il s'agit pour le moment de mettre à tout jamais mon cousin hors de danger, pas d'autre chose ; quant à moi, je ne sais, mais il me semble voir dans toutes ces rencontres, que vous avez eues avec lui, un heureux présage. On dirait que vous êtes appelé à le sauver.

— Que Dieu vous entende ! m'écriai-je, mais espérer n'est pas tout, il faut aussi savoir agir ; avez-vous déjà quelque projet ?

— Oui, j'en ai un, me répondit Verdier, et j'espère que, grâce à vous, il ne peut manquer de réussir.

Verdier allait continuer lorsque plu-

sieurs coups violents frappés sur les volets de la pièce où nous nous trouvions, volets, je l'ai déjà dit, qui donnaient sur la campagne, arrêtèrent la parole sur ses lèvres et me causèrent une poignante émotion.

Edmond se contenta de sourire tristement et tira de ses poches une paire de pistolets à doubles canons.

Quelques secondes s'écoulèrent pleines d'anxiété pour Verdier et pour moi, car quant à Edmond, quoiqu'il fût le personnage le plus intéressé dans cette scène de danger et de terreur, il conservait le même sourire sur les lèvres, le même calme dans sa contenance.

Bientôt de nouveaux coups retentirent, frappés avec plus de violence.

Il fallait, nous le comprîmes Verdier et moi, absolument prendre un parti, mais nous étions tellement émus que nous ne savions auquel nous arrêter.

— Que faire, me dit vivement mon hôte à voix basse. Ouvrir cette fenêtre ? c'est donner entrée à l'ennemi. Répondre? c'est trahir notre présence. Rester silencieux et attendre passivement les événements? c'est nous livrer pieds et poings liés et perdre la seule ressource qu'il nous reste : celle de pouvoir prendre, selon les circonstances, une vigoureuse initiative.

— La ligne droite est mon chemin favori, mes amis, nous dit à son tour Edmond qui jusqu'alors avait gardé le silence. On frappe, ouvrons.

Avant que nous eussions le temps de nous opposer à son action, le jeune proscrit se précipita vers la fenêtre, en fit jouer brusquement l'espagnolette, et tirant les battans à lui, fit disparaître l'obstacle qui nous séparait de ceux que nous pensions être nos ennemis.

Seulement, la brèche ouverte, Edmond ne l'abandonna pas. Le front haut, les yeux brillants, le regard assuré, il se plaça, tenant un de ses pistolets dans chaque main, devant la fenêtre.

Je m'attendais tellement à voir la chambre, où nous nous trouvions, envahie par une troupe de gardes nationaux et de gendarmes, que mon étonnement fut extrême, lorsqu'un seul homme, portant un costume déguenillé et ayant la figure re-

couverte d'un masque noir, apparut à nos regards.

— Ah! c'est toi, Gérard, dit tranquillement Edmond. Ma foi, tu as frappé avec tant de violence que j'ai cru au moins à la présence d'une vingtaine de soldats! Quel motif me vaut l'honneur de ta visite à pareille heure?

Le nouveau venu, c'est-à-dire l'homme qu'Edmond venait d'appeler Gérard, enjamba avec précipitation le pan de mur sur lequel s'appuyait l'extrémité inférieure de la fenêtre, tira à lui les contrevents, puis répondant enfin à la question du jeune homme :

— Tu me demandes, lui dit-il, quel est le motif qui te procure l'honneur de ma

visite à cette heure? C'est l'intérêt que je porte à ton salut. Tu as été aperçu tantôt en te rendant ici, et comme une forte prime est offerte, tu le sais, à celui qui s'emparera de toi mort ou vif, les gendarmes ont été avertis, et il y a cent à parier contre un qu'au moment où je te parle ils sont déjà en campagne! Allons, suis moi, partons!

— Mon cher Gérard, répondit Edmond, je te remercie du plus profond de mon cœur de cette preuve de dévoûment et d'amitié que tu me donnes en ce moment, en t'exposant ainsi pour me sauver; mais ma résolution bien formelle est de ne plus me déranger pour éviter les poursuites que l'on dirige contre moi. Je n'irai pas me livrer de gaîté de cœur à cette meute al-

térée de mon sang qui me suit à la piste avec tant d'acharnement, mais je ne veux pas non plus que les aboiements de ces chiens enragés me troublent dans mes occupations et dans mes plaisirs... J'ai été assez traqué, j'ai assez fui comme cela... A présent, Gérard, que tu connais mes intentions, ne perds pas de temps à vouloir me prouver que j'ai tort; tu dois savoir que quand je m'arrête à une idée, rien ne peut m'en faire changer. Merci, encore une fois, et au revoir ou adieu!

— Te figures-tu donc, s'écria Gérard, que je t'abandonnerai ainsi! Tu me juges bien mal. C'est vrai que je tiens à la vie, et que je ferai tout ce qu'il est humainement possible de faire pour sauver la

mienne, toutefois cet amour n'est pas tellement grand qu'il puisse me conduire à commettre une lâcheté. Nous nous sommes promis une alliance défensive; on doit venir t'attaquer, je reste.

— C'est très bien, monsieur, m'écriai-je en sortant de derrière un des volets où je m'étais tenu caché depuis l'arrivée du nouveau venu. Edmond, j'aime à le croire, changera de résolution en comprenant que son obstination peut entraîner votre mort.

Le nommé Gérard, en me voyant ainsi apparaître, se rejeta vivement en arrière et tirant un pistolet de la poche de sa carmagnole :

— Trahison! s'écria-t-il, nous sommes perdus!

— Où voyez-vous une trahison et en quoi êtes-vous perdu? lui demandai-je fort étonné de son geste et de ses paroles.

— Je comprends l'erreur de Gérard, dit Edmond en riant aux larmes, votre uniforme d'officier de la République et par dessus tout votre figure, qu'il n'a pas eu encore le temps d'oublier, expliquent suffisamment sa surprise. Il se figure sans doute que la façon dont il a agi envers vous avant-hier, lorsqu'après s'être emparé par surprise de votre fusil il a voulu vous fusiller, vous tient encore au cœur et que vous voulez en tirer vengeance. Rassure-toi, Gérard, continua Edmond, le citoyen nous a pardonné à toi et à moi notre incartade en faveur de nos malheurs...

— Je ne puis avoir peur de monsieur, dit Gérard en désarmant son pistolet, puisque je ne crains personne au monde, excepté toi, pourtant, Edmond, qui m'en imposes d'une façon extraordinaire, et qu'il ne m'est pas possible de m'expliquer. Seulement, je tenais à ne pas tomber vivant comme un imbécile entre les mains des citoyens sans-culottes.

— Vous êtes sans doute, monsieur, un noble émigré ? demandais-je à l'ami d'Edmond.

— Moi, noble ! me répondit-il en accompagnant ses paroles d'un gros éclat de rire. Oh ! que non !... Avant la révolution, j'occupais une place de concierge.

— De concierge ! répétai-je avec étonnement.

— Oui, citoyen, de concierge! Ce qui n'empêche pas que l'on ne me poursuive aujourd'hui comme étant un aristocrate...

— Vraiment vous m'étonnez beaucoup; je voudrais bien connaître votre histoire.

— Elle n'est pas longue : j'ai passé la première moitié de ma vie comme soldat dans un régiment, la seconde comme concierge derrière une porte. Toutefois, si je vous racontais les évenements qui se sont accomplis pendant les derniers huit jours que j'ai rempli ces modestes fonctions, je vous assure, pour peu que vous aimiez l'odeur de la poudre, que vous m'écouteriez sans m'interrompre et avec un grand plaisir.

— Je raffole de l'odeur de la poudre; racontez?

— Merci, cela demanderait trop de temps; car j'espère toujours que M. Edmond ne va pas s'obstiner à attendre ici l'arrivée des gendarmes...

— Moi, que le diable m'emporte si je bouge! s'écria Edmond. Et penser pourtant, ajouta-t-il avec mélancolie et après un moment de silence, que mon seul crime est d'avoir rêvé le bonheur du peuple, d'avoir cru aux hommes qui prêchaient la fraternité et la liberté, d'avoir placé au-dessus de mes intérêts particuliers la prospérité de la France! Ah! si j'avais voulu m'associer aux idées de vengeance personnelle et de rapine des misérables qui nous gouvernent aujourd'hui, mon sort serait bien loin d'être ce qu'il est! Enrichi des dépouilles des proscrits,

nourri par l'échafaud, je nagerais dans l'abondance, et ma vie ne serait qu'une longue et joyeuse orgie! La foule tremblante et aveuglée s'inclinerait devant ma puissance; les journaux chanteraient mes louanges; je serais un Dieu, un héros! Mais non, j'ai voulu rester honnête homme, prendre mon rôle de citoyen au sérieux, et je suis proscrit, traqué comme une bête fauve! Qu'ils sont insensés ceux qui croient à la vertu des révolutions et s'y donnent corps et âme! Ah! s'il m'était permis de recommencer ma carrière!...

— Que feriez-vous, Edmond? lui demandai-je.

— Ce que je ferais, me répondit-il avec feu, je combattrais pour le pouvoir avec

autant de courage et d'énergie que j'en ai mis à l'attaquer...

— Vous seriez royaliste ?

— Je ne serais ni républicain ni royaliste, je serai Français! La royauté a fait la France ce qu'elle est, grande, forte et respectée. On ne peut donc nier que ce mode de gouvernement ne possède de véritables qualités, ne présente de sérieuses garanties : d'un autre côté, la République émet de trop généreuses idées pour qu'il soit impossible qu'elle ne puisse aboutir à un progrès. Or, entre ces deux systèmes, la force matérielle n'a rien à voir ; son emploi doit fatalement conduire le peuple, qui y a recours, à l'abjection, à la tyrannie et à la misère. Quant le temps d'une idée arrive, si cette idée est bonne,

elle triomphe forcément par la puissance irrésistible de l'opinion publique, sans tiraillements, sans secousses, sans effusion de sang! Toute idée que l'on doit soutenir par les armes présente, pour moi, une odieuse tentative d'usurpation, que les bons citoyens sont tenus de combattre! Si les jeunes gens savaient... Mais non! en eux tout est imagination et impatience... avides de changements, amoureux de l'idée, ils accueillent avec enthousiasme et sans réfléchir, ces prétendues innovations qui doivent fonder la prospérité universelle, et que des charlatants; avides d'atteindre à la fortune, savent exploiter plus tard à leur propre profit, mais éloignons de nous ces tristes pensées, qui n'ont pour résultat que d'affaiblir mon courage...

Edmond se tut alors, et resta pendant quelques minutes, du moins on le devinait à son air soucieux, plongé dans des réflexions profondes.

Craignant à chaque instant de voir apparaître les gendarmes envoyés à sa poursuite, je m'avançai vers lui, et, le secouant par le bras pour éveiller son attention :

— Monsieur Edmond, lui dis-je, pardonnez-moi si j'insiste pour que vous suiviez le conseil de votre ami Gérard. Je vous ferai observer qu'il ne s'agit pas seulement en ce moment de vous, mais encore de madame votre sœur! Songez donc quel triste souvenir de noce pour elle si vous tombiez au pouvoir de vos ennemis! Le jour béni de son mariage deviendrait

pour elle une date horrible : celle de votre mort! Votre fierté ou votre opiniâtreté me paraissent devoir céder devant une pareille considération.

— Pauvre sœur! elle serait en effet bien malheureuse! me répondit Edmond; merci, monsieur, de vos paroles, elles me rendent à la raison. Pour l'amour de cette douce enfant, je veux bien essayer de soustraire encore une fois, par la fuite, ma tête au bourreau...

— En ce cas, ne serait-il pas mieux, qu'au lieu de perdre ici un temps précieux, vous partiez sans plus tarder !...

— Oui, mon cousin, pars de suite, s'écria Verdier; mais sois sans crainte, je crois pouvoir te promettre que, grâce au

concours de ce brave officier, et mon hôte me désigna par un mouvement de tête, tu jouiras bientôt d'une sécurité complète. J'ai un projet sur lequel je compte beaucoup... Mais à plus tard des explications ; les secondes valent à présent des heures.

— Et moi, M. Verdier, dit le compagnon d'Edmond, l'ancien soldat et l'ex-concierge, ne voyez-vous pas aussi un moyen pour me tirer d'affaires ?...

— Ma foi, je ne voudrais pas vous tromper, Gérard, je n'en vois pas.

— Mais moi j'en entrevois un, m'écriai-je alors, et il est tellement simple qu'il doit être excellent ! Laissez-moi y réfléchir un moment. Dans trois jours d'ici je me trouverai, vers les quatre heures de

l'après-midi, au pied du vieux château des Templiers, à ce même endroit où j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance... nous causerons alors plus à notre aise... Ah ! à propos, je vous serais bien obligé si vous vouliez bien ne pas oublier de me rapporter mon fusil !... A présent, messieurs, adieu encore une fois, partez, et que Dieu vous protége !

Edmond, après avoir embrassé son cousin Verdier, se disposait à suivre l'exemple de Gérard, qui déjà avait franchi le rebord de la fenêtre et se trouvait dans la campagne, lorsque ce dernier, penchant tout à coup son corps dans l'appartement et d'une voix émue : — Eteignez la lumière, — nous dit-il vivement, — Edmond, voici les gendarmes !...

Je m'empressai de souffler sur les deux bougies allumées qui éclairaient notre pièce, mais hélas! cette précaution fut inutile... grâce à la flamme du bois qui brûlait dans la cheminée, l'espace laissé vide par l'ouverture de la fenêtre resta resplendissant de clarté.

— Oh! si ce n'était ma sœur! murmura Edmond les dents serrées et d'un air menaçant. Le jeune homme examina alors rapidement l'amorce de ces pistolets, puis prenant son élan il sauta dans la campagne.

Il me serait à présent difficile de bien faire comprendre au lecteur l'anxiété que j'éprouvai pendant les quelques secondes qui suivirent le départ du proscrit.

Déjà j'espérais que le jeune homme avait gagné le large et se trouvait hors la portée des gendarmes, lorsque tout à coup plusieurs détonations de pistolets ou de carabines rompirent le silence de la nuit et vinrent nous glacer d'effroi, Verdier et moi.

Bientôt après, plusieurs cris déchirants se firent entendre.

— Ah! ils ont tué mon cousin? me dit mon hôte, mais qui sait? peut-être bien est-il temps de le sauver encore? courons à son secours.

M. Verdier, parfumeur, en parlant ainsi, se disposait à enjamber le rebord de la fenêtre, lorsque je le retins :

— Êtes-vous fou, Verdier! lui dis-je.

Voulez-vous donc, à vous seul, défaire une brigade de gendarmerie? Comptez-vous aussi que, moi, officier de la République, je vais vous seconder dans cette belle entreprise? Allons, mon pauvre ami, calmez-vous! Dieu seul peut sauver votre malheureux parent.

CHAPITRE XXXVI

—

Après les détonations et les cris que nous venions d'entendre, il était certain qu'un combat s'était engagé et que ce combat avait produit des victimes; mais nous ignorions si ces victimes étaient nos amis ou des gendarmes.

Le seul parti qu'il nous restait à prendre était celui de refermer la fenêtre, et nous dûmes nous y résoudre, quoiqu'il nous privât d'avoir des nouvelles de la lutte.

A peine venions-nous de rentrer au salon, que des coups de crosse retentirent contre la porte de la maison, qu'ils manquèrent de jeter bas; puis, presque au même instant, une voix rude et impérieuse prononça les mots si redoutés de : « Ouvrez de par la loi. »

A cette sommation impérieuse, les convives restèrent glacés d'effroi; je lus sur le visage de la plupart d'entre eux la crainte qu'ils éprouvaient en songeant qu'ils s'étaient assis à la même table avec un proscrit.

Inutile d'ajouter qu'un domestique s'était empressé d'ouvrir la porte.

Quelques secondes plus tard, le salon se trouvait envahi par une quinzaine de gendarmes commandés par un vieil adjudant.

Celui-ci, en apercevant mon uniforme, s'avança aussitôt vers moi, et m'adressant brusquement la parole :

— Par où les suspects ont-ils pris la fuite ? me demanda-t-il.

— J'ignore de quels suspects vous voulez parler, lui répondis-je ? je suis venu ici pour assister à une noce et non pas pour poursuivre des criminels.

— Mais savez-vous, mon officier, reprit l'adjudant, que ces misérables fédéralistes,

que nous chassons depuis si longtemps sans pouvoir les atteindre, viennent de mettre trois hommes hors de combat...

— Que voulez-vous que je fasse à cela. C'était à vous, chargé de diriger cette expédition, à prendre, mieux que vous ne l'avez fait, vos mesures de prudence! Tout ce que je puis pour vous, c'est, si une enquête s'ouvre au sujet de votre conduite et que je sois appelé à figurer comme témoin, de déclarer que je n'ai rien vu et rien entendu.

A cette réponse, que je fis d'un ton sévère et avec un air de dignité glacial, l'adjudant de gendarmerie parut fort peu satisfait; mais, changeant de ton, il m'assura que jamais son intention n'avait été

de me soupçonner, et qu'il n'avait, en m'interrogeant, qu'accompli un devoir.

Je crois que sans ma présence les convives eussent été non seulement maltraités, mais peut-être aussi arrêtés, car l'exaspération qu'éprouvait les gendarmes à la vue de trois des leurs, blessés dangereusement, était extrême ; toutefois devant mon air d'assurance et devant mon uniforme ils se continrent.

Une demi-heure plus tard, je me remettais en route avec Verdier pour Grasse, où nous arrivâmes vers le milieu de la nuit.

Dès le lendemain matin, je fus trouver Anselme, afin de lui raconter mon aventure de la veille, et lui demander sa coopération pour l'accomplissement du

projet conçu par Verdier, pour sauver son cousin ; projet que mon hôte m'avait communiqué la veille, pendant notre retour à Grasse.

Ce projet était assez ingénieux, le voici : Il s'agissait de faire tomber entre les mains du comité révolutionnaire une lettre qui prouvât qu'Edmond était passé à l'étranger. Or, voici le billet que Verdier avait fait écrire à son cousin quelques jours auparavant.

« Mes chers parents,

» Ne soyez plus inquiets sur mon compte ; je suis en mer, et hors des atteintes de mes ennemis. Dans quelques jours, j'aurai atteint Gênes où m'attend une position heureuse. A revoir et à des temps meilleurs mes chers parents ; je n'ai

pas le temps de vous écrire plus longuement, le pêcheur qui doit vous remettre cette lettre ne pouvant pas, vu l'état du vent, attendre davantage.

Toute la difficulté, et elle n'était pas médiocre, consistait donc, dis-je, à ce que le comité révolutionnaire crût s'emparer de cette pièce : c'était pour obtenir ce résultat que je venais consulter Anselme.

— Vraiment, mon ami, me dit-il après m'avoir écouté avec la plus grande attention, je m'étonne que toi, qui possède tant d'imagination, tu n'aies pas trouvé de suite le moyen que tu me demandes !... Rien ne me paraît aussi aisé que de tromper le comité....

— Comment cela, Anselme?

— Voici ce que je ferai : je remettrai cette lettre à un homme de confiance qui sera censé l'avoir trouvée sur la plage et qui, en voyant sur l'adresse le nom des parents du conspirateur, s'empressera de la porter au comité révolutionnaire. Le comité, ravi du patriotisme de cet homme, lui votera une mention honorable, et ajoutera la foi la plus implicite à notre mensonge.

— Je suis loin de blâmer ta ruse, Anselme, seulement elle me paraît d'une exécution difficile pour ne pas dire impossible ! Où trouverons-nous un homme assez adroit pour jouer ce rôle et assez discret pour ne pas nous compromettre plus tard ?

— Cet homme est tout trouvé, me répondit Anselme, je l'ai sous la main.

— Et quel est-il ?

— C'est un ancien athlète et saltimbanque que j'ai porté à bras tendu et lancé ensuite à une vingtaine de pas, un soir qu'il s'était avisé de vouloir lutter avec moi. Depuis ce moment, il m'adore, et m'apprécie beaucoup, ce saltimbanque : au besoin il se mettrait au feu pour moi.

— Alors, va pour le saltimbanque. Voici la lettre.

— Merci ; dans une heure le tour sera fait.

En effet, le saltimbanque s'acquitta de sa mission avec une intelligence parfaite. Ayant été au bord de la mer comme pour acheter des huîtres, il trouva sur la plage

la lettre que le prétendu pêcheur était censé avoir laissé tomber, poussa un cri de surprise, ameuta quelques badauds autour de lui, lut à haute voix l'adresse qu'elle portait, et ayant appris que ce nom appartenait à la famille d'un proscrit, déclara, avec des jurons épouvantables, qu'il allait la remettre entre les mains du président du comité révolutionnaire : déclaration qui fut fort applaudie par la foule.

— Vous avez sauvé la vie à mon cousin, me dit Verdier en me sautant au cou ; je viens d'apprendre que le comité doit se réunir ce soir en séance extraordinaire et publique...

— Eh bien ! mon cher ami, nous assisterons alors, si vous le voulez bien, à cette séance.

— Je ne demande pas mieux.

A huit heures moins un quart nous nous mîmes, Verdier et moi, en route, pour nous rendre à la réunion que devait tenir la société populaire. Nous arrivâmes au moment même où allait commencer la séance. L'endroit occupé par la société populaire était une ancienne église de Pénitents. Les plafonds et les côtés avaient été barbouillés, à l'intérieur de rouge, de blanc et de bleu. La tribune des offices, conservée par hasard, contenait les citoyennes et les enfants qui venaient assister, pour se former l'esprit et le cœur, aux séances du club.

La chaire à prêcher, peinte également aux couleurs nationales, servait de fauteuil au président; devant cette chaire on

avait élevé une estrade pour les secrétaires; enfin des bancs circulaires dont certaines parties recouvertes de dorures et de sculptures indiquaient suffisamment l'origine, étaient occupés par les membres de la société; les citoyens formant le public se tenaient debout derrières ces bancs. Un lustre pendait attaché à la corde, qui jadis avait servi à soutenir la lampe de l'église, et jetait sa clarté douteuse au milieu de la nef à moitié ensevelie dans l'ombre.

Lorsque nous arrivâmes, une grande fermentation régnait dans les esprits; de tous les côtés on s'entretenait du motif de la séance extraordinaire qui devait avoir lieu; les suppositions les plus ridicules, les exagérations les plus outrées se croisaient en tous les sens; il s'agissait de la

découverte d'une sainte Barthélemy de patriotes, complotée par les aristocrates; de deux régiments anglais qui, cachés dans les environs, devaient s'emparer de la Tourette et en faire une place de guerre qui coupât en deux l'armée d'Italie. Inutile d'ajouter que le traître Verdier était désigné comme étant le chef de ces criminelles entreprises.

Lorsque les deux girandoles placées sur la table des secrétaires furent allumées, le président se coiffa d'un bonnet de laine rouge, agita sa sonnette, et le public entonna avec un rare enthousiasme le couplet de « *Amour sacré de la patrie.* »

Ce préliminaire de rigueur accompli, le président fit jouer de nouveau sa sonnette et annonça que la séance était ouverte.

Je demanderai à présent au lecteur la permission de rapporter cette séance dans ses moindres détails. Il est possible que le récit d'une chose trop actuelle manque d'intérêt pour des gens qui vingt fois ont pu assister à des réunions pareilles; mais comme j'ignore quand mes mémoires paraîtront, si jamais ils paraissent, et que peut-être un demi-siècle s'écoulera d'ici là, je ne suis pas fâché de conserver cette peinture exacte des mœurs et du langage de notre époque pour nos neveux. Ce qui va suivre n'est donc pas le récit d'un voyageur, c'est le compte-rendu d'un sténographe.

A peine la séance fut-elle ouverte, qu'un gros homme, aux larges épaules et à la figure commune, ornée d'énormes mous-

taches, se leva, ôta son bonnet de peau de renard et dit :

— Président, je demande la parole.

— La société te l'accorde, répondit le président.

— Citoyens, reprit alors le gros homme en s'adressant à l'assemblée, on prétend que ce scélérat de Verdier est à nos portes avec deux régiments de satellites anglais ; que dans les auberges isolées et le moins en vue, est arrivée une grande quantité d'étrangers qui s'exprime avec une extrême difficulté dans notre langue, quoiqu'ils affectent de se donner pour français. Citoyens, n'en doutez pas, la patrie est en danger ! Aux armes, citoyens ! que les tambours battent la générale, que

deux canons soient pointés sur la maison de réclusion, que...

« — Oui, aux armes ! aux armes ! s'écrièrent aussitôt, en interrompant l'orateur, plusieurs individus mal vêtus et de fort mauvaise mine.

» — Des piques et des haches ! Mort aux réclusionnaires ! Mort aux riches ! Mort aux aristocrates ! Mort aux accapareurs !... »

A ces exclamations furibondes, les esprits commencèrent à s'échauffer, et l'intérieur de l'église ne tarda pas à retentir d'un long mugissement.

Déjà les plus exaltés se levaient de leurs places pour aller s'armer, déjà les

hommes à figure sinistre et aux vêtements en lambeaux, dont j'ai parlé, et qui, les premiers avaient interrompu l'orateur, distribuaient des mots de passe, donnaient leurs ordres et assignaient des rendez-vous, lorsque le président parvint, grâce à sa pantomime expressive et à sa sonnette, à obtenir un moment de silence.

— Citoyens! s'écria-t-il, je prie l'assemblée de m'accorder la parole. (Applaudissements). Citoyens! pourquoi ce tumulte, cette agitation? On prétend que de grands dangers nous menacent; est-ce donc dans le trouble que nous devons chercher notre salut? Malheur à celui qui nous endormirait dans une fausse sécurité, mais mille fois malheur à l'homme impie qui allume-

merait sans cause, et n'ayant en vue que ses intérêts particuliers, la sainte colère du peuple! Ce feu ne doit pas, ainsi que la poudre des artificiers, brûler pour l'amusement des badauds ; de même que la poudre de nos bataillons, ne doit briller et éclater que quand il s'agit de l'extermination des ennemis de la liberté! (Applaudissements).

Qui oserait nier que Verdier ne soit un traître, un infâme, un scélérat, un fédéraliste, en un mot, un être capable de de tous les crimes? (Applaudissements). Personne.

Nous, surtout, nous avons le droit, plus que qui que ce soit, de proclamer son immonde immoralité, car c'est nous qui avons arraché de vos yeux les écailles qui

vous empêchaient de le voir tel qu'il était déjà lors de son début, c'est-à-dire hideux de royalisme, de fédéralisme et d'hypocrisie !... Mais il ne suit pas de là qu'il soit dangereux !

Non, une fois qu'on le connaît, on n'a plus à le craindre, car il n'a jamais connu l'arme des braves, le fer ; misérable lâche, il n'a jamais eu recours qu'à l'intrigue !

Plus vil encore que les émigrés, il n'a pas osé attaquer la patrie, il a voulu l'assassiner ! Citoyens, restons donc calmes autour de l'autel de la patrie.

Verdier, loin de marcher sur Grasse avec deux régiments anglais, fuit la terre des hommes libres : il est passé à l'étran-

ger. Voici une lettre écrite par lui à sa famille, lettre qu'un brave sans-culotte a interceptée et nous a remise ce matin même.

En cet endroit de son discours, le président s'arrêta, et, dépliant la lettre que mon hôte avait fait écrire à Edmond et dans laquelle ce dernier annonçait sa prochaine arrivée à Gênes, il en donna lecture à l'assemblée, puis il reprit :

Le comité vous a donc convoqué à cette séance extraordinaire de ce soir, non pour jeter l'alarme dans vos cœurs, mais pour y faire naître la joie en vous apprenant que la patrie compte sur un traître de moins!... (Applaudissements et murmures!)

Une voix des tribunes :

— Citoyens, voilà qu'il se fait tard; sans doute que l'intention du président est de nous endormir. (Vifs applaudissements).

Un membre :

— Président, je demande la parole! — Amis, prenons-y garde : les royalistes veulent user nos forces dans des débats inutiles, afin d'avoir ensuite meilleur marché de nous! Lorsque j'entends nos petits agitateurs, il me semble ouïr la voix lugubre des Danton, des Chaumette et des ultra-révolutionnaires que le comité de salut public vient de précipiter dans la tombe!

Tant qu'un rayon de l'esprit de Robes-

pierre brillera dans cette assemblée, tant que nos cœurs recevront l'impulsion et le mouvement du sien, nous resterons toujours forts et n'aurons rien à craindre des intrigants qui veulent nous faire sortir de la bonne voie.

Frères et amis, serrons-nous autour des comités de salut public et de sûreté générale !

Elevons dans nos bras le fer vengeur du peuple, et faisons-le retomber sur la tête de ses ennemis !

Je veux bien, toutefois, afin de leur laisser le temps de se repentir, ne pas chercher à les faire connaître en ce moment; mais qu'ils prennent garde et

qu'ils tremblent. Je demande l'ordre du jour. (Applaudissements prolongés).

L'ordre du jour ayant été mis aux voix et adopté, un des secrétaires de la société lut à haute voix une feuille du *Moniteur.*

Je profiterai de cette espèce de suspension de la séance pour faire part de mes observations et de mes impressions à mon hôte.

— Avez-vous attentivement écouté, mon cher Verdier, lui dis-je en baissant la voix, les discours qui viennent d'être prononcés ?

— Oui.

— Eh bien ! n'avez-vous pas alors été

frappé comme moi, non pas seulement de l'exagération qui y régnait, mais encore du manque absolu de logique qui s'y montrait à chaque instant. Une observation que j'ai déjà été mille fois à même de faire, et que la séance à laquelle nous assistons vient confirmer, c'est qu'il règne depuis deux ou trois ans, en France, une espèce de folie presque générale, que j'appellerai volontiers la manie des tréteaux. Chacun veut absolument se produire et se mettre en évidence; il n'y a pas un goujat qui ne rêve une heure de popularité, qui n'attende un succès! C'est à cette maladie, si désastreuse pour la tranquillité du pays, que j'attribue ces incroyables et fabuleuses improvisations que l'on entend de tous les côtés. Je ne sais si je ne me trompe, mais il me semble que les his-

toriens, s'ils ne tiennent compte plus tard, dans leurs appréciations, de cette triste et épidémique folie, éprouveront une extrême difficulté à pouvoir juger notre époque à son vrai point de vue. Dites-moi donc quels étaient, avant la révolution, l'état de la fortune et de la position de votre président?

— Avant la révolution, il était avocat : à présent, il est membre du comité de surveillance.

— Possède-t-il de la fortune?

— Oui, mais seulement depuis deux ou trois ans!...

— N'était-il pas, au commencement de la révolution, un démagogue effréné, et

ne faisait-il pas alors des motions dans le genre de celle qu'il vient de combattre tout à l'heure?

— C'est vrai, jamais tribun ne fut plus virulent que lui à cette époque.

— Il ameutait, en secret, les pauvres malheureux contre les riches?

— Qui vous a donc instruit de cette particularité?

— Jadis il faisait la cour aux officiers de justice; maintenant il leur tourne le dos?

— Je vois que l'on vous a raconté son histoire.

— Ses parents, riches, le secouraient; aujourd'hui il est brouillé avec eux?

— Allons, je devine qu'en me demandant des renseignements sur cet homme, vous avez voulu plaisanter, car, pas un détail de sa vie passée ne vous est inconnu.

— Oui, mon cher hôte, j'ai voulu, je l'avoue, m'amuser un instant à vos dépens; il ne m'a pas fallu cinq minutes pour juger et deviner quel était votre président, car il offre un type malheureusement trop commun aujourd'hui; au reste, je puis vous donner ma parole que cette fois est la première que je le vois!... Et dites-moi quel est l'orateur qui a parlé après lui et qui nous a fait apparaître, à

la chandelle, les grandes ombres de Danton et de Chaumette?

— C'est le gendre du président qui, misérable avant la révolution, ainsi que l'était son beau-père, a fait, comme lui, fortune depuis, car il est possesseur aujourd'hui d'une quantité considérable de domaines nationaux!

CHAPITRE XXXVII

—

La lecture du *Moniteur* venait d'être terminée, et on allait lever la séance, lorsqu'un jeune homme, âgé de vingt ans au plus, d'une taille exiguë et d'une maigreur presque phénoménale, demande d'une voix criarde la parole.

— Bravo ! voilà Pinçon qui va nous divertir, s'écrièrent plusieurs habitués du club. Allons, parle, Pinçon ! Le jeune orateur, ainsi encouragé, commença aussitôt son discours.

— Frères et citoyens, dit-il, je viens me plaindre de ce que les membres de la société populaire, ceux du comité révolutionnaire, les membres, enfin, de tous les autres comités, se sacrifient trop à leur devoir ! Je viens demander que l'on oppose une digue à leur zèle, car autrement ce zèle finirait par les conduire au tombeau, et, privés de ces éminents citoyens, nous nous trouverions drôlement embarrassés, il faut l'avouer, pour nous conduire ; voici le fait :

Vous savez, c'est malheureusement là

une chose que personne n'ignore; vous savez que les aristocrates, les fédéralistes, les capucins et les émigrés ont emporté avec eux presque tout le blé et la plus grande partie du gibier qui se trouvait en France, et que par suite de cette trahison nous mourons de faim.

Quant à moi personnellement, voilà bien une quinzaine de jours que je ne me nourri que de restes, de carottes! Un de mes amis, étudiant en médecine, travaille sur mon corps son cours d'anatomie. Mais passons sur les détails, et arrivons au fait :

Dès qu'un morceau de gibier un peu sortable apparaît en ville, cela cause presque une émeute.

Les richards se mettent de suite en campagne, et les enchères commencent.

De là des rivalités, des haines, des récriminations qui n'en finissent plus !... Or, les membres de tous nos comités voyant que ces rivalités portaient une grave atteinte à la fraternité, ont voulu y mettre un terme, et pour cela ils se sont emparés, pour eux exclusivement, de toutes les provisions un peu recherchées qui arrivent en ville.

Quel est le résultat de ce dévouement ? que les malheureux membres de tous nos comités engraissent à vue d'œil et sont menacés à chaque instant soit d'une attaque d'apoplexie foudroyante, soit d'un coup de sang, soit d'une indigestion... Je

demande donc que le peuple, prenant enfin en considération les souffrances qu'ils endurent et les dangers qu'ils courent, s'arrange de façon à les aider dans leur rude besogne.

Faut-il résumer et formuler ma motion?

A cette question du jeune Pinçon, ce fut dans l'intérieur de l'ex-église une confusion impossible à décrire.

Les injures les plus vives tombaient de tous les côtés sur le comité, faiblement défendu par un petit nombre de partisans honteux.

Pinçon triomphait.

Enfin, le président parvint à dominer

pendant quelques secondes l'orage, et s'adressant à l'orateur :

— Pinçon, lui dit-il, à ton âge, on n'est encore qu'un enfant, et on ignore la portée de ses paroles ; je te pardonne donc tes inconvenances ; seulement, comme ton bavardage nous prend un temps précieux, je te somme de garder le silence !

— Ah ! c'est comme ça que l'on veut bâillonner le peuple, s'écrie Pinçon d'une voix tellement perçante qu'elle ressortit claire et distincte au milieu du tumulte. Au fait, pourquoi ne le bâillonnerait-on pas ! ça lui tiendra lieu de nourriture ! Alors je dois donc garder mes preuves, car j'ai des preuves, moi ! ajouta Pinçon en haussant encore de quelques notes son fausset.

— Parle, Pinçon, parle ! s'écrièrent les gens à figures sinistres et porteurs de haillons qui, dès le début de la séance, avaient voulu en appeler aux armes.

Je vis que le président était indécis s'il lèverait ou non la séance ; mais il comprit bientôt que devant l'exaspération de la foule, la retraite eût présenté trop de danger, et il se résigna à rester sur son siége de douleur.

— Parle, Pinçon, dit-il, mais prends garde de tomber dans la calomnie !

— Oh ! je n'ai rien à craindre de ce côté-là ! répondit Pinçon d'un air triomphant. Attention, je commence.

Un grand silence se fit aussitôt.

Les membres du comité, pâles et émus, malgré les efforts qu'ils faisaient pour affecter une tranquillité bien loin d'eux, s'agitaient sur leurs fauteuils.

Le populaire Pinçon, après avoir jeté un coup d'œil moqueur sur les bancs du comité, prit un air grave, étendit lentement et avec beaucoup de dignité son bras droit, rejeta sa tête en arrière, et, satisfait sans doute de sa pose :

— L'on me demande, citoyen, dit-il, des preuves de la gloutonnerie des membres de nos comités ; rien ne me serait si facile que de vous répondre : « Regardez ces dévoués citoyens, comme ils sont gros et gras, et jugez ! » Mais je ne me servirai pas même de ce moyen. Je veux ne laisser

aucun doute dans votre esprit. Je vais donc vous désigner nominativement les coupables et spécifier de la manière la plus catégorique, la plus formelle...

Le président interrompant vivement Pinçon : Voilà assez de temps perdu ! Dans les Républiques bien réglées on couche les enfants de bonne heure : les hommes seuls veillent.

Pinçon. Je conviens que j'ai le défaut d'être jeune, mais quant à être un enfant, hélas ! je ne le suis pas, car dans les Républiques bien réglées, comme l'a dit notre honorable président, non-seulement on couche les enfants de bonne heure, mais on leur donne encore à manger !... et, moi, je meurs de faim !

Pinçon prononça ces derniers mots d'une voix lamentable, et, frappant avec son poing le creux de son estomac qui rendit un son semblable à celui du tambour, il reprit :

— Je demande, puisque l'on me refuse de me laisser m'expliquer, le renouvellement du comité.

A cette motion, pleine de perfidie, car elle éveillait bien des ambitions et bien des colères, ce fut un vacarme épouvantable dans le club.

— Oui, le renouvellement du comité! criaient cent voix furieuses; le renouvellement du comité!

Enfin, après dix minutes d'orage, le

président parvint non sans peine à obtenir un moment de silence ; un membre du comité attaqué s'empressa de se lever, et après avoir demandé la parole :

— Citoyens honnêtes qui m'entendez, dit-il, d'une voix doucereuse, l'enfant pendu à la mamelle de sa tendre mère, le rayon du jour qui tombe du ciel sur la statue de la Liberté ne sont pas plus purs que nos cœurs, plus purs que nos mains !

Je le vois, chers citoyens, les amis des ennemis du peuple s'agitent pour arracher de nos mains les fils des conspirations que nous avons découvertes, mais, grâce à notre énergie et à votre puissant secours, nous conduirons les conspirateurs à l'échafaud, et, avec leur sang, nous écrirons

leurs crimes sur le front de leurs protecteurs.

Patriotes ! ne vous laissez pas influencer, repoussez tous les soupçons, ne vous déshonorez pas en nous déshonorant ! Vous nous avez, jusqu'à ce jour, républicains, donné votre confiance, vous ne nous la retirerez pas, car vous êtes justes, et nous la méritons toujours !

Un des membres de la société se leva aussitôt, et d'un ton indigné :

— Citoyens, s'écria-t-il, il y a vingt ans que je connais l'homme qui vient de parler ; la révolution n'a pu le changer, il est resté le même.

Ne vous souvient-il plus qu'étant sacris-

tain de la Confrérie des Pénitents, il fut accusé d'avoir volé ici, à cette même place où il siége aujourd'hui comme un de nos élus, il fut accusé, dis-je, d'avoir volé et mangé le contenu du tronc affecté aux âmes du purgatoire et aux réparations de la chapelle.

Il se défendit alors avec ces mêmes phrases platement humbles, avec ces mêmes manières doucereuses, avec ces mêmes paroles confites au sucre et au miel qu'il vient encore d'employer tout à l'heure.

Va, crois-moi, pauvre sacristain, retire-toi! va faire pénitence pour les péchés que tu as commis sous l'ancien et le nouveau régime! Je vote pour le renouvellement du comité.

Un autre membre de la société se leva alors et, prenant aussitôt la parole :

— Citoyens, je vote comme le préopinant le renouvellement du comité, mais je dénonce personnellement le citoyen Lancette!... Cet homme, et je lui fais cent fois plus d'honneur qu'il n'en mérite en le traitant d'homme, car il ne vaut pas même un chien, cet homme est la plus grande canaille, le plus fieffé voleur, le plus affreux hypocrite, l'être le plus vil et le plus abominable que jamais la terre ait porté!... Je regrette d'être forcé d'émettre sur son compte de pareilles insinuations, mais mon indignation l'emporte sur ma politesse, et je ne puis me contenir.

Lancette se levant vivement : Citoyens,

l'indignation m'empêche de répondre! Je méprise ces insinuations!

— Ah! tu me méprises, canaille! tu verras au sortir de la séance.

— Tout de suite, si ça te fait plaisir! s'écria le nommé Lancette en se levant. Ses collègues le retinrent.

Ce petit épisode n'avait fait qu'augmenter le désordre et le bruit; il fallut que le président, après avoir abandonné le fauteuil au vice-président, vînt lui-même s'expliquer comme simple orateur, pour calmer cette bourrasque.

— Eh bien, me dit Verdier à voix basse, que pensez-vous de la fougue de nos patriotes du crû? J'espère qu'ils s'occupent joliment des affaires du pays!...

— Le président ne me semble guère à son aise...

— Oh ! quant à lui, c'est un rusé compagnon qui saura bien retirer son épingle du jeu ! Je parie que si le renouvellement du comité a lieu, il gardera sa place. Écoutons-le, il va parler.

— Citoyens, je serai court, car je n'ai ni à outrager ni à complimenter personne. Quoi ! est-il possible, patriotes de 89, 90, 91, 92 ! que vous songiez à abandonner votre comité, qui a toujours été le bras fort, musculeux, et obéissant de votre volonté ! Ce comité, qui ne compte dans son sein que vos vieux camarades de 89, 90, 91, 92 ! Tous républicains de la veille ! Quoi ! votre comité est accusé sans preuves,

sans vraisemblance même, par des patriotes nouveaux, par des tartufes de civisme, par des enfants et par des ambitieux qui n'ont pu trouver que des phrases, pas un seul fait, et vous le reniez! Rappelez-vous donc un peu, ingrats que vous êtes, les services que ces citoyens que vous voulez abattre ont rendus.

Ils ont mis deux cents scellés, autant de séquestres, fait incarcérer trois cent cinquante royalistes, et guillotiner vingt-neuf traîtres! Robespierre, Couthon, Saint-Just nous ont écrit pour nous féliciter de notre attitude, et vous nous blâmez!... Je rougis pour vous de honte.

Plusieurs voix. — Nous ne voulons plus d'hypocrites, mais nous vous soutiendrons toujours, vous les sans-culottes!...

— D'autres voix. — Que le comité de surveillance reste en place : l'ordre du jour sur ces dénonciations !

Enfin quelques voix, et celles-là étaient les plus énergiques, criaient à l'autre extrémité de la salle : A bas les goinfres ! à bas le comité !

Le tumulte menaçait de se prolonger, lorsque la voix perçante et criarde de l'affamé Pinçon se fit entendre : le sujet d'anatomie demandait la parole.

— Mon honorable collègue t'a déjà dit, lui répondit le vice-président, que les enfants n'ont pas la parole.

— Citoyens ! s'écria une espèce de colosse porteur d'un bonnet en peau de re-

nard et d'une carmagnole sans couleur, le proverbe prétend que la vérité se trouve dans la bouche des enfants, même des enfants à la mamelle : *Veritate in ore infantium et lactantium.*

Je demande donc que la parole soit accordée à Pinçon! Où en serions-nous donc si pour avoir le droit de s'expliquer ici, il fallait préalablement faire compulser son extrait de baptême! La liberté n'est-elle donc plus qu'un vain mot?... Parle, Pinçon! poursuis ta mission vengeresse!...

— La parole à Pinçon! répéta la foule.

— Je suis jeune et maigre, citoyen, dit Pinçon ainsi encouragé, mais ma maigreur ne prouve qu'une chose, c'est que je

ne me nourris pas aux dépens du peuple; quant à ma jeunesse, mûrie aux orages des révolutions, elle est pleine de maturité et d'expérience; mais c'est assez s'occuper de moi, chétif, passons aux intérêts de la patrie :

Avant de continuer, je demande qu'on ferme les portes, et que personne ne puisse sortir d'ici!

Une profonde émotion accueillit cette demande qui, au reste, ne tarda pas à être accordée.

Les portes sont fermées avec bruit, il règne un grand silence :

— Je reprends maintenant ma motion :

Citoyens, continua Pinçon, le préopinant vous a dit que les accusateurs du comité étaient des patriotes de nouvelle date; je le croirais volontiers s'il avait précisé cette date; mais comme il a omis de le faire, je pense, avec tout le respect que je dois à son âge, qu'il a menti! Il a ajouté, ensuite, que lui et ses collègues étaient purs, sans tache, irréprochables; je suis tout disposé à croire cela, seulement, je demande et j'exige des preuves!

Des preuves, rien n'est plus facile que de se les procurer. La société n'a qu'à charger vingt de ses membres de se rendre en même temps deux à deux dans les maisons des inculpés, et de s'y livrer à une minutieuse perquisition.

Si ces délégués ne trouvent que les simples et peu abondantes provisions que doivent posséder les patriotes, s'ils rapportent que les membres du comité absens à cette séance, sont occupés de leurs fonctions, même tranquillement couchés, eh bien, alors, je consens à passer pour un calomniateur et à être honteusement chassé de cette enceinte !

Si c'est le contraire qui se présente, vous jugerez, citoyens, du degré de vertu de ces faux patriotes qui s'engraissent d'une façon si impudente et si scandaleuse du produit de nos sueurs!

Cette courte motion, démonta le terrible président : ce fut la pierre du pasteur israélite lancée contre le crâne du géant philistin.

La proposition du triomphant Pinçon, mise aux voix, fut adoptée à l'unanimité et on passa de suite à son exécution.

Les vingt délégués choisis et accouplés, partirent aussitôt.

La séance est continuée.

Personne ne peut sortir de la salle il est onze heures.

Plusieurs personnes s'approchèrent de Verdier et vinrent causer avec lui pendant cet entr'acte, mais je remarquai que toutes ne lui adressèrent que quelques paroles contraintes et glacées ; enfin, l'un de ses amis lui avoua franchement que sa présence au club, alors que le club ne s'était réuni ce soir là que pour s'occuper

de son traître cousin Edmond, était une imprudence.

— Dame! lui répondit avec raison mon hôte, quelle est l'action qui ne ressemble pas à une imprudence, en temps de révolution? On m'accuse d'être ici, mais mon Dieu que ne dirait-t-on pas si j'avais manqué à cette séance! Que je plaignais mon cousin? Que me sentant coupable je n'osais m'approcher du comité! Que sais-je! Quand les passions parlent, et les passions seules se font écouter en temps de révolution, l'on ne sait de quelle façon s'y prendre pour être innocent!

Il y avait à peu près une demi-heure que la députation était partie lorsqu'elle revint :

Le chef des délégués fut appelé à la tribune.

— Citoyens, dit-il en prenant la parole au nom de ses collègues, vos commissaires ont scrupuleusement rempli le mandat dont vous les aviez investi. Commençons d'abord par rendre justice à notre président, au vice-président et au secrétaire, nous n'avons rien trouvé dans leurs maisons qui fût de nature à démentir l'austérité et la frugalité républicaines !

— C'est pas étonnant, interrompit Pinçon, on nous a refusé l'entrée de ces maisons sous le prétexte que tout le monde était couché.

— Mais je dois avouer, continua le rap-

porteur sans prendre garde à cette interruption, que nous n'avons pas été aussi heureux ailleurs.

Nous avons trouvé quatre citoyens du comité (ici le délégué les nomma) assis autour d'une table couverte d'un fort beau dessert qui avait succédé à un excellent et copieux repas, à en juger par les restes étalés encore sur le buffet. Deux autres membres du comité buvaient de l'eau-de-vie en compagnie de deux anciennes déesses de la liberté qui se sont même permises de nous invectiver de sottises. Le septième membre du comité en apprenant que nous étions chargés de fouiller sa maison, nous a supplié de ne pas le perdre et nous a offert un tonneau de vin muscat pour prix de notre silence.

Nous lui avons répondu que s'il s'agissait de ne perdre la République nous aurions volontiers couru au devant de ses désirs, mais que, citoyens probes et honnêtes, nous ne pouvions que repousser son offre corruptrice de toutes les forces de notre indignation, et nous avons alors procédé à la visite de sa maison.

Ah! citoyens, je frémis encore à ce souvenir! Tous les crochets de son garde-manger soutenaient des morceaux choisis de viande. Dans le cellier, pas une futaille de vide. Quant au gibier, tenu au frais dans sa cave, en voici l'inventaire :

Quatre canards, trois pigeons, deux perdrix, une douzaine et demie d'ortolans, deux lapins, un lièvre : je dois ajou-

ter que près du gibier reposaient trois énormes sacs de farine!...

Voilà, citoyens, quel a été le résultat de notre mission que nous croyons avoir remplie avec l'impartialité qui distingue les vrais républicains! (Très vifs applaudissements.)

— Séparons l'or du plomb, s'écria alors le gendre du président, les hommes purs des hommes impurs! Sept membres du comité méritent d'être exclus de notre sein, faisons notre devoir et restons impitoyables.

— S'il n'y a eu que sept membres du comité de surpris en flagrant délit, il ne s'ensuit pas que les autres soient inno-

cents, interrompit Pinçon, seulement ils sont plus malins. Ils nous serviront pour compléter notre première enquête.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

Fontainebleau, imprimerie de E. Jacquin

